

Le Journal de Françoise

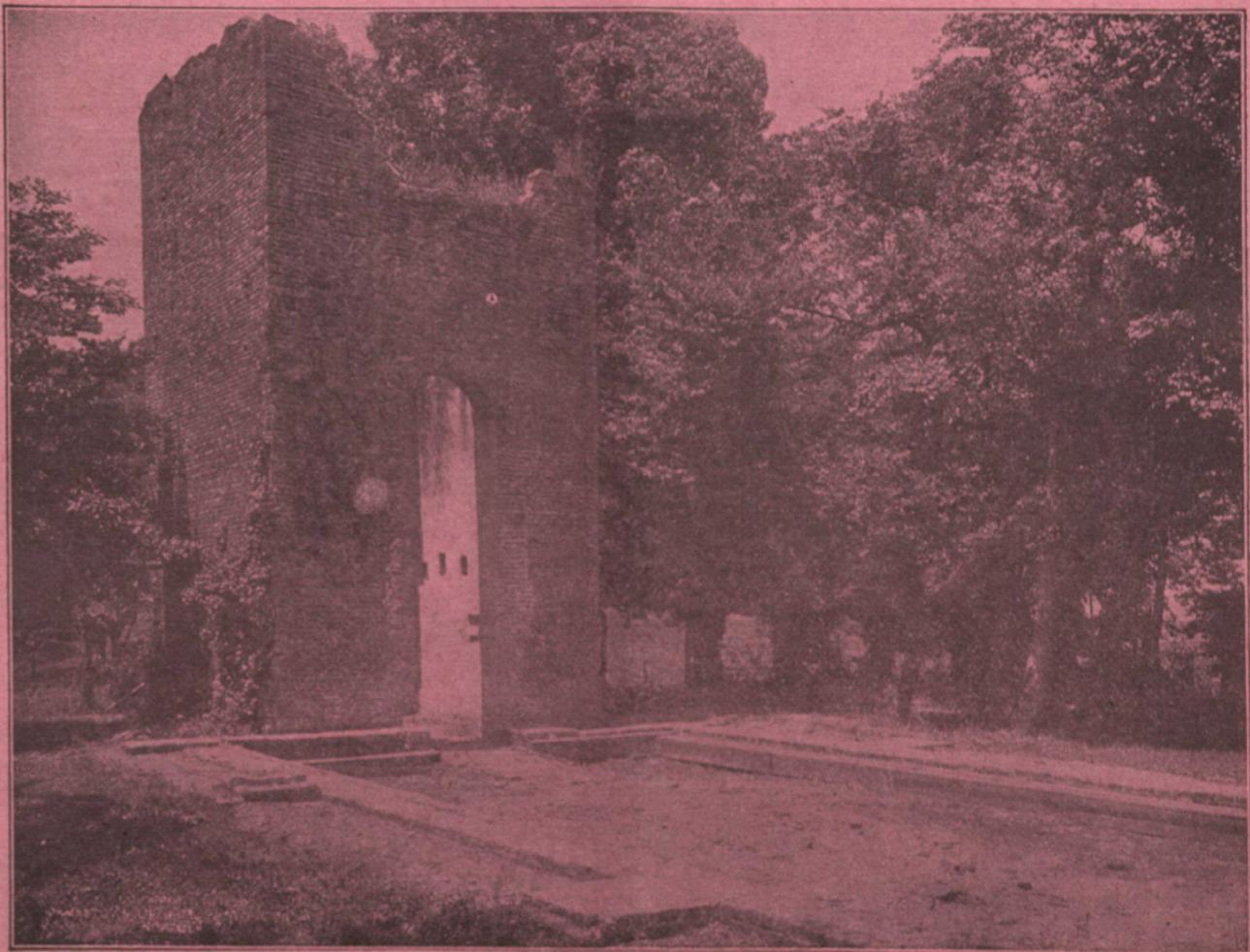
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	Quinze francs
SIX MOIS	1.00		Six mois	7 frs
Strictement payable d'avance.			Strictement payable d'avance.	



EXPOSITION DE JAMESTOWN.— Ruines de la vieille tour construite en 1620, sur l'île de Jamestown.

SOMMAIRE

Matin (Poésie).....Jules-Mario Lanos
 L'écriture (Poésie).....Hélène Vacaresco
 L'Ecole Ménagère Provinciale.....Françoise
 "L'Indépendance économique du Canada
 Français"..... Pierre Lorraine
 Les Temps.....Jean de Canada
 Bobi.....Léon Lorrain

L'Apôtre de la Tempérance Laure Conan
 Notre Concours [suite et fin].....Françoise
 Propos d'étiquette.....Lady Etiquette
 Pages de la Jeunesse : Le Bossu (Poésie).....Salvaing
 Mathilde d'Angleterre, reine du Danemark, C. de Linden
 Au But (Feuilleton).....Marie Thiéry
 Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.....

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

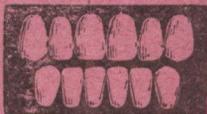
Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL
216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

Ouverture
prochaine
du

QUIMETOSCOPE



ANGLE DES RUES SAINTE
CATHERINE ET MONTCALM.

Deux représentations par jour
L'après-midi à 2 h. 15 et le soir à 8 h.

Vues Animées et Chansons
Françaises Illustrées.

La plus belle Salle
de Vues Animées de
Montreal.

PRIX, 10, 15, 25c



Le Gin est Bon
pour les Femmes

Si, il est pur et bien vieux, le Gin est un excellent tonique possédant des propriétés éminemment efficaces à la constitution de la femme. Il stimule le système nerveux, facilite et régularise le travail de la nature

LE GIN CANADIEN
MELCHERS

CROIX  ROUGE

Est le seul Gin recommandé par les médecins comme étant une boisson médicamenteuse, parce que c'est le seul Gin qui soit d'une pureté absolue et qui avant d'être vendu a vieilli pendant des années dans des entrepôts contrôlés par le Gouvernement. Le Gin Canadien Croix Rouge, ne brûle pas l'estomac et n'a pas cet après goût désagréable des Gins importés, au contraire il est doux à boire et agréable au goût. L'âge, la pureté et la qualité sont garantis sur chaque flacon.

BOIVIN, WILSON & CIE.
Seuls concessionnaires. Montreal

LE SHAMPOO ORIENTAL
PARFUMÉ

Donnera à votre chevelure une beauté incomparable. Il détruit les pellicules, prévient la teigne; aide à la croissance des cheveux et arrête leur chute. Employé en lotion, il guérit les boutons, pustules, points noirs, rides, blanchit la peau, et donne un teint clair et brillant; excellente préparation pour le bain et les soins généraux de la toilette. Voir le prospectus. Agents demandés.

Prix 15c. la boîte franco. Adressez Chemical Specialties Co., Boîte 126.

Montréal, Canada.

MAISON FONDÉE EN 1860



AVANT

Prof. LAVOIE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Perruques, Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.



APRES

8 rue NOTRE-DAME
OUEST, Coin
Cote Saint Lambert.

PROF. LAVOIE

PERRUQUIER

AUTREFOIS, 1856 Rue NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	Quinze francs
SIX MOIS	1.00	Six mois	7 frs	
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		

MATIN

*Déjà l'étoile s'est éteinte,
Lampe aux feux d'or du firmament ;
La nuit s'efface et le jour teinte
Les confins du ciel vaguement.*

*La forêt encore sommeille ;
Il fait noir au fond des taillis ;
De la branche où l'oiseau s'éveille,
Monte un timide gazouillis.*

*Enfin, la voici, la lumière !
Ailes et feuilles battent l'air,
Et l'alouette, la première
Entonne son Kirié clair.*

*Et des prés, des bois, des vallées,
Les voix s'ajoutent à des voix ;
Les ténèbres sont envolées ;
Tous les cœurs chantent à la fois :*

*— Trois fois salut ! souverain Maître,
Gloire à celui dont le flambeau
Redonne la joie à tout être,
Et chasse l'horreur du tombeau !*

*Sonnez bourdons, tinte clochettes !
Homme, adore sur tes genoux !
Esprits de l'ombre, à vos cachettes !
Le soleil ne luit que pour nous. —*

Jules Mario Lanos

L'ECRITURE

*Dans la douce et fière nature
Tout me charme, tout a du prix ;
Aussi j'aime ton écriture
Autant que ce que tu m'écris.*

*Elle est hautaine, elle est virile,
Fine, élégante, et l'on croirait
Qu'un peu de ta grâce fébrile
Y mêle son furtif attrait.*

*Rien qu'à la voir, mon cœur en elle
Retrouve ce qu'il aime en toi,
Et chaque lettre me rappelle
Quelque intime et profond envoi.*

*De tes pensées, de ton sourire,
Ta plume prend le coloris ;
Les mots les plus tristes à lire
Me sont doux quand tu les écris.*

*Un mot de toi me fait renaître,
Et je pourrais sur mon chemin
Croire au mot de bonheur, peut-être,
S'il était écrit de ta main.*

Hélène Vacaresco

L'École Ménagère Provinciale

CETTE excellente et maintenant indispensable institution se prépare à rouvrir ses portes avec le mois de septembre prochain.

On sait les succès éclatants de ses débuts et l'œuvre si utile qu'elle a brillamment inaugurée au sein de notre ville. C'est parce que l'école ménagère provinciale a comblé, dans notre société, une lacune trop grande que sa réussite n'a pas, d'abord, éprouvé les hésitations qui accompagnent d'ordinaire toute fondation nouvelle, et, c'est encore pour cette raison, qu'après quelques mois d'existence seulement, elle est si solidement assise parmi nous.

Déjà, les avantages que les leçons du soir, par exemple, ont procuré à la classe laborieuse sont palpables. La digne fondatrice de ces cours ménagers et présidente de la section féminine de la Société de la Saint-Jean-Baptiste ne désire pas borner à notre ville les résultats bienfaisants d'une aussi profitable institution, et elle vient, par la lettre suivante, de faire un appel à Messieurs les curés de nos paroisses, aux maires et aux présidents des commissions scolaires afin qu'ils procurent à leurs administrés, ces mêmes bienfaits dont nous jouissons, ici, si largement:

Les Ecoles Ménagères Provinciales,
No 22 rue Sherbrooke, Ouest.

Monsieur le Maire et M. le Président de la Commission Scolaire de.....

L'école ménagère dont il est question dans la circulaire que nous nous permettons de vous adresser, a été ouverte à Montréal durant l'hiver. On y donne des cours de cuisine du jour ou du soir, qui ont été suivis par un grand nombre de personnes; un cours d'hygiène, un cours de coupe et couture, des leçons de raccommodage, d'utilisation des vieux vêtements, de lavage et de repassage, etc.

Nous avons cru que dans les principales villes de la province, on serait disposé à faire le choix de personnes

compétentes qui seraient envoyées à notre école pour y recevoir l'enseignement nécessaire pour pouvoir donner à leur tour des leçons sur l'économie domestique, dans leurs villes respectives.

Si vous approuvez l'idée et voulez bien, avec le concours de votre municipalité, nous envoyer une personne disposée à se consacrer à cette œuvre, nous verrons à ce que l'enseignement nécessaire lui soit donné. Elle pourrait loger et pensionner à l'école, ce qui entraînerait une dépense de quinze dollars par mois.

Le nombre des élèves qui pourront être reçues à l'école étant limité, vous êtes priés de nous laisser savoir le plus tôt possible, si vous avez l'intention de nous confier une élève.

Veillez accepter, Messieurs, l'expression de notre haute considération.

C. BEIQUE,
Présidente.

J. M. DANDURAND,
Secrétaire.

Pour toute information ou correspondance, s'adresser à Mme Béique, Dorion-Vaudreuil, P. Q.

Les Ecoles Ménagères

Montréal, juillet, 1907

Monsieur le Curé,

Nous prenons la liberté de vous envoyer copie d'une lettre que nous adressons à Monsieur le Maire et à M. le président de la Commission Scolaire de votre ville, au sujet d'Ecoles Ménagères.

Agréez, Monsieur le Curé, l'expression de ma haute considération.

C. BEIQUE,
Présidente.

Nul doute que ces messieurs comprendront l'importance qu'il y aurait d'établir des écoles ménagères dans leur localité, et qu'ils seront heureux d'accepter les conditions de

cette offre aussi généreuse qu'avantageuse.

•••

Quelques dames ont exprimé le désir que l'École ménagère aide à la formation d'un service domestique économe et suffisamment renseigné sur les obligations de sa charge.

Je sais que les directrices de l'école ménagère, heureuses de seconder un pareil mouvement, sont toutes disposées à enseigner à nos servantes, non-seulement l'art culinaire dans tous ses détails, mais l'économie domestique en général, l'hygiène des aliments, etc.

Si les maîtresses de maison voulaient s'entendre entre elles, elles obtiendraient de l'École ménagère autant de cours particuliers, à l'usage de leurs domestiques, qu'elles pourraient désirer.

Avis à celles qui sont soucieuses d'améliorer le service de leurs domestiques.

Françoise.

Automates curieux

En 1817, on montrait à Londres un colibri en or émaillé, placé dans le médaillon d'une tabatière. En touchant un ressort on le faisait sortir. Aussitôt il ouvrait son bec, agitait ses ailes brillantes et gazouillait un air mélodieux. Quelques années auparavant, on montrait dans la même ville une araignée noire, de grosseur ordinaire, qui courait sur une table en différentes directions et agitait ses pattes quand on la prenait. Elle exécutait ces mouvements et plusieurs autres tout aussi naturels, au moyen de cent-quinze roues dont quelques-unes n'étaient distinctes qu'au microscope. Un cygne que l'on voyait en même temps que l'araignée, nageait dans un bassin au milieu de poissons dorés, étendait ses ailes, épluchait son plumage, finissait par saisir un poisson et l'avalait.

Nous buvons à la source du bonheur dans un vase percé: lorsqu'il arrive à nos lèvres, il n'y a presque plus rien.—Mme de Defant.

•••

Avec quelle légèreté on risque d'affliger un vieillard ou un malade! Sait-on si on aura le temps de le consoler? — Mme de Souza.

"L'Indépendance Economique du Canada Français"

UN économiste distingué, M. Errol Bouchette vient de publier un livre excellent : "L'Indépendance économique du Canada Français". M. Errol Bouchette est un patriote, un patriote inquiet, prévoyant et renseigné. Il a beaucoup lu et beaucoup médité. Il craint pour l'avenir de sa race et voudrait montrer à son peuple les voies à suivre et les écueils à éviter.

C'est un noble souci dont les Canadiens lui doivent savoir gré.

Les questions agitées dans "L'Indépendance Economique du Canada", sont graves, compliquées, et touffues; certaines sont d'intérêt mondial, elles sont peut-être traitées d'un façon un peu obscure, d'autres, d'intérêt particulier sont plus claires, l'auteur, familier avec son sujet, semble plus à l'aise.

D'ailleurs analysons le livre. Le Canada occupe dans l'Empire britannique la situation d'un associé autonome, et grâce à l'admirable compréhension qu'a l'Angleterre des nécessités de ses colonies, le Dominion peut développer en paix ses richesses incalculables, mais, il a un excellent voisin dont il faut se méfier.

Notre cousin Jonathan nous guette de l'autre côté de la frontière, et s'il ne nous conquiert pas par les armes, il pourrait bien arriver qu'il le fit par le poids de ses dollars et la puissance de ses trusts.

Ce serait déplorable pour nous et pour l'Europe.

L'équilibre américain ne peut être maintenu que par un Canada indépendant et puissant.

Pour que le Canada prenne toute l'ampleur qui lui est réservée, nous devons bravement envisager les solutions possibles des grands problèmes économiques et sociaux qui agitent actuellement le monde.

Notre constitution s'y prête admirablement.

La population française du Canada s'est accrue d'une façon remarquable, malheureusement, si les Canadiens français ont grandi en nombre, ils n'ont pas grandi en influen-

ce économique. Ce groupe souffre d'un manque de développement industriel.

Ceci est dû en grande partie à l'apathie de la classe agricole, au défaut de connaissances pratiques et à une instruction primaire mal comprise. Le manque de capitaux à qui l'on attribue généralement cette situation est plus apparent que réel. Un des plus déplorables résultats de cet état de choses a été l'émigration d'un grand nombre de nos compatriotes. Enorme capital humain, perdu au moins momentanément, pour nous.

Cependant les Canadiens-français sont parfaitement aptes aux entreprises industrielles; ils sont inventifs adroits et ingénieux.

Leur mélange avec l'élément anglo-saxon ne peut qu'être profitable; ils en acquerront des qualités qui leur manquent. Pour pallier aux inconvénients signalés, il faudrait modifier l'éducation nationale des Canadiens et leur instruction.

Des éléments de connaissances industrielles pratiques devraient être donnés aux enfants dès l'école primaire. Ces études seraient complétées dans des écoles industrielles et des écoles techniques et recevraient leur définitif perfectionnement dans des écoles de Haute Science.

Au moyen de bourses d'études obtenues au concours, les jeunes gens d'élite mais sans fortune pourraient parvenir aux échelons les plus élevés, tout comme leurs camarades mieux dotés.

De ces écoles sortiraient à la fois, suivant le degré qu'ils auraient pu atteindre, des ouvriers renseignés, des contre maîtres habiles et des capitaines d'industries armés, pour la lutte.

L'exemple nous a été donné par la France et l'Allemagne où ce système, sous des formes diverses, est admirablement organisé.

Cette question de l'éducation réglée reste la politique industrielle:

Notre principal actif est la forêt. Sous le régime actuel, on la pille sans

scrupules et si cela continue nous serons à un moment donné au bout de nos richesses.

Il faudrait donc avoir une politique forestière assurant à la fois l'exploitation raisonnable, qui nous fournirait les revenus dont nous devons impérieusement besoin, et la conservation en vue de l'avenir.

Ce double but pourrait être atteint par la création d'une puissante Société forestière sous le contrôle du gouvernement un peu dans le genre de la Société d'industrie laitière.

Cette société, aux pouvoirs très étendus, organiserait des écoles de sylviculture et d'industries forestières sur divers points du territoire, écoles qui nous fourniraient les experts dont nous avons besoin.

Elle surveillerait, au moyen d'inspecteurs, les fabriques de pulpe, pâte de bois, etc., etc., et assurerait ainsi la qualité et l'unification de ces produits. Une caisse populaire serait créée et jouerait le rôle de banque auprès des industries qui surgiraient forcément autour de cette Société qui en faciliterait l'éclosion.

Le régime de vente des terres de la couronne serait modifié, en ce sens que des clauses spéciales obligerait les acquéreurs à aménager leurs bois ainsi qu'il est fait en Europe, par coupes réglées, donnant un revenu constant. La colonisation serait encouragée en faisant des colons tout à la fois des propriétaires de petites forêts qu'ils devraient conserver en bois et exploiter suivant le principe cité plus haut, et des associés des manufactures de pulpe installées dans leur rayon, à peu près à la manière des patrons de beurreries.

Le résultat d'une telle organisation ferait de nous, le premier peuple forestier du monde, rappellerait nos compatriotes émigrés et développerait notre industrie sans attirer les ouvriers dans les centres pestilentiels que sont les grandes villes manufacturières. Etant forts et organisés, nous serions à l'abri des coups de main du Capital américain. Telle est en substance, assez mal résumée d'ailleurs et débarrassée de tout hors d'œuvre, l'idée générale du livre de M. Bouchette.

C'est une idée très saine et tous les bons esprits vraiment canadiens admettront qu'elle est juste.

Il est vrai que l'instruction primaire laisse à désirer et que la créa-

tion d'écoles industrielles serait un véritable bienfait pour le Canada. Il n'est pas moins certain que nous usons de nos forêts comme des Vandales et que le jour viendra plutôt qu'on ne pense où nous pleurerons amèrement, notre coupable imprévoyance. Une réforme de notre système forestier s'impose impérieusement. Et ce n'est pas assez de le crier sur les toits ; cela ne sauve pas nos bois ; il faut agir.

Il est exact également que nous sommes menacés d'être économiquement conquis par les Etats-Unis ; le pétrole, le tabac, les machines agricoles, etc., sont déjà presque complètement entre des mains américaines ; le "of Canada" qu'ajoutent en grosses lettres à la queue de leurs noms ces puissantes compagnies, ne change rien à l'affaire. Il n'y a d'ailleurs pas à nous plaindre aigrement de cet état de choses, ces gens nous vendent généralement d'assez bons produits et s'ils sont venus s'implanter chez nous c'est notre impéritie plus encore que leur esprit envahisseur qu'il faut blâmer. En nous organisant nous-mêmes, il n'y aura plus pour eux que la place que nous voudrions bien leur faire.

Si c'est quelque chose de constater qu'on est malade, et, comme disait M. de la Palisse, qu'on serait mieux une fois guéri ce n'est pas suffisant comme remède.

M. Bouchette nous propose des remèdes : sont-ils bons ? En tant que données générales, que points de direction, ils sont excellents, mais quand au développement pratique du fonctionnement de ces agents curatifs, je diffère quelque peu d'opinion avec lui.

M. Bouchette ne tient pas assez compte des différences de milieu et des possibilités financières quand il propose d'installer ici des écoles industrielles à l'instar de celles de France ou d'Allemagne. Ce qui est possible dans de vieilles civilisations fortement hiérarchisées et très riches, devient impraticable et dangereux dans un pays neuf, à population clairsemée et à budget restreint.

Je veux bien admettre qu'après nous avoir parlé d'une organisation extrêmement complexe et disons-le, compliquée, il en vient à être satisfait d'une école forestière ; n'aurait-

il pas mieux valu parler tout de suite de cette école, et ne parler que de celle-là ; c'eût été probablement plus clair.

Quant à la société forestière rêvée M. Bouchette, elle serait bientôt tout l'Etat : C'est purement et simplement un trust gouvernemental ; l'auteur l'admet d'ailleurs assez volontiers, mais c'est, dit-il, un trust où nous avons pris tout ce qu'il y a de bon dans le système et écarté ce qui est dangereux. Je ne demande pas mieux, mais j'ai une vague idée que ce qui est dangereux reparaitrait bien vite.

Un des défauts du livre de M. Bouchette est de manquer un peu d'enchaînement et d'être encombré d'une foule de hors d'œuvre.

Je me rappelle toujours qu'à l'heureuse époque où je suivais les cours de l'école des Sciences morales et Politiques, à Paris, nous avions un vieux professeur qui nous disait à chaque composition : "Condensez, condensez, pas d'incidentes, pas de citations, c'est votre idée à vous, qu'il faut nous dire et non pas celle du voisin"

Eh ! bien je repasserai à M. Bouchette la recommandation.

M. Bouchette a énormément lu et très bien, et il tient à nous prouver que ses opinions sont appuyées par les Maîtres, c'est une préoccupation honnête sans doute, mais qui alourdit terriblement l'exposé de ses propres théories.

"L'Indépendance Economique du Canada" est un livre de 350 pages, il eût gagné à n'en avoir que 200.

Que M. Bouchette se dise bien, qu'il nous intéresse beaucoup plus quand il nous donne du Bouchette que quand il nous cite Leroy-Beaulieu, Fouillée, Rodbertus ou Brunken.

Quoiqu'il en soit, l'idée de la société forestière avec son école annexe est une conception excellente qu'il ne faudrait pas laisser tomber ; les détails ne font rien à l'affaire, ils s'ajustent d'eux-mêmes au fur et à mesure que l'expérience se poursuit et prend corps.

A quand la fondation de la société des industries forestières de la Province de Québec ?

A quand la pose de la première pierre de l'Ecole de Sylviculture du Canada ?

Ce jour viendra probablement et ce jour-là, M. Errol Bouchette pourra

être fier en son for intérieur et se dire : Après tout je n'ai pas perdu mon temps.

Pierre Lorraine.

Les Tempêtes

D'un songe que je fis, l'autre jour, en moi s'insinua ce parallèle.

C'était donc pendant un songe, je voguais sur d'immenses mers imaginaires à peine murmurantes, lorsque tout à coup, je crus entendre au loin comme un bruit de galop : c'était, en effet, la meute des vents hurleurs accourant de là-bas, là-bas... Dans leur course de rage infernale, ils creusaient, parfois, sur leur passage, de vastes abîmes dans ces océans devenus à leur tour grondeurs... De sorte que j'en apercevais clairement les fonds les plus intimes, qui me semblaient tantôt tout blancs de perles, tantôt tout noirs de monstres...

Or, à ces océans, pareilles sont nos âmes.

Il leur suffit aussi, pour laisser voir toutes les perles ou tous les monstres qu'elles cachent au dedans, que les orages du sort les bouleversent profondément. Alors, entr'ouvertes ainsi par ces tempêtes, les âmes m'apparaissent magnifiquement blanches de vertus, me font vibrer d'enthousiasme ; celles qui se montrent hideusement noires de vices, m'emplissent de tristesse. Parce qu'ils nous découvrent ce qui est au fond de chacun de nous, les bouleversements et les remous profonds de l'âme sont sacrés. Pour cela, aimons-les, oh ! aimons-les, comme tout ce qui vient du Destin.

Jean de Canada.

Très scrupuleux, le docteur B..... Avant-hier, il va trouver son maître, un vieux médecin.

— Mon cher maître, je suis désolé...

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Mon premier malade... mort dans mes bras... et un peu par ma faute !

— Ah ! fait sévèrement le vieux professeur, vous n'allez pas venir me voir chaque fois ?



BOBI a un petit frère nouveau. C'est arrivé comme ça, sans qu'on s'y attende, une nuit de fin d'octobre que le vent faisait rage. Bobi avait passé la journée chez tante 'Génie, et comme il avait un peu le rhume, tante 'Génie l'avait gardé à coucher.

Le lendemain matin, on amène Bobi auprès du petit frère nouveau; la première entrevue a lieu: "Pouah! y n'est pas beau..." et Bobi détourne la tête avec un dédain au-dessus de son âge, en songeant au petit singe du joueur d'orgue de Barbarie, à qui il a donné du pain de Savoie, la semaine dernière.

—Y n'est pas beau; mais, d'où ça qui vient?

Et il faut lui narrer, par le menu, la visite des sauvages à plumes qui "ont donné à pauvre petite maman, des coups de tomahaw (tu sais, Bobi, ces gros bâtons qu'on a vus au château Ramezay?) des coups de tomahaw sur les jambes..." Bobi court embrasse petite maman qui sourit, dans son grand lit en cuivre jaune.

—Pourquoi que tu l'as pris?..... T'avais pas assez de Bobi!....

Mais petite maman lui explique que, si elle avait renvoyé bébé, les méchants sauvages l'auraient coupé par petits morceaux, et puis l'auraient mangé. Et Bobi penche sur les yeux clos de petit frère, une figure étonnée....

Un beau soleil s'est levé, qui emplit d'une lumière chaude, la chambre vert d'eau. On tire les rideaux; petite maman va dormir. Bobi prend son grand cheval de carton, et part chez son ami Thur.

Une heure après, il rentre tout soucieux. Il entrebâille la porte de la chambre et s'avance, dans le demi-jour, sur la pointe des pieds... Ah! petite maman est réveillée, et elle

l'appelle. Il se couche auprès d'elle, puis, après bien des caresses:

—J'ai été bien sage, aujourd'hui, hein?

—Mais oui, mon chéri.

—Tu sais M'sieu Tontaine, le papa à Thur?... il a acheté une belle grosse chèvre. Je l'ai vue: elle a des cornes jaunes, pis une barbe...

—Oui!

—Oui. Et pis il m'a dit qu'il la changerait pour mon p'tit frère neuf.. tu veux?

—Ah!... Bobi!... Tu ne l'aimes pas ton petit frère neuf? ...

—Hou... y est pas beau, bon!

—Il ne prend pas ton cheval, il te laisse tout le pain de Savoie; il est bon ton petit frère neuf...

—J'aime mieux une chèvre, mé!... change donc... veux-tu?...

—Va voir papa, mon chéri, petite maman est fatiguée.

Et la voix du papa se gonfle pour appeler: Bobi! Celui-ci arrive en rechignant: "Petite maman ne veut pas changer petit frère neuf pour la chèvre à m'sieu Tontaine..." Bobi chancelle, un pied sur Po'ichinelle étendu le ventre en l'air; son papa le cueille au vol, le hisse sur le sommet de son genou; puis, le fixant d'un œil qu'il s'efforce de faire terrible: "Ecoute, Bobi, si tu n'es pas sage, je vais mettre ton petit frère neuf dans un sac— tu te rappelles les petits chats l'autre jour? — et je vais le jeter à la rivière..." Le souvenir des petits minous noir et blanc qu'on a mis dans une poche brune, attriste profondément le cœur de moineau de Bobi; il glisse des genoux de son papa, et, accroupi devant Polichinelle, il lui gazouille à l'oreille, des choses fort graves...

Il est mort le petit frère nouveau de Bobi. C'est arrivé comme ça, sans qu'on s'y attende, le soir de la Toussaint. Un homme en habit noir était venu, qui avait prononcé,

en hochant la tête, un mot que Bobi n'avait pas compris, et petite maman s'était mise à pleurer. Ensuite, d'autres hommes avaient apporté des bougies dans des carafes d'or, et une petite boîte blanche avec poignées d'argent; ils avaient dressé, dans le salon, une chapelle. Ce soir, l'un de ces méchants hommes est en train de mettre dans le coffret blanc, le bébé blanc qui dort. Petite maman est appuyée à l'épaule du papa; leurs paupières battent, comme si elles étaient lourdes de sommeil... On n'entend aucun bruit... On n'entend aucun bruit, sauf le grincement des vis sur le couvercle du cercueil, et, au fond du jardin, le clapotement du fleuve... Bobi, se cramponnant à la jambe de son père, lève vers lui sa frimousse intriguée, et sa voix c'aïre perce le lourd silence:

—Tu vas le jeter à la rivière, à présent?...

Léon Lorrain.

On a bien de la peine à avoir du plaisir.—Mme de Deffant.

Certains gens mentent si bien qu'ils se croient.—Comtesse Olga.



"Ne Fermez pas les Yeux"

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurés de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

HENRI LANCTOT

3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

L'Apôtre de la Tempérance

LE PERE THEOBALD MATHIEU
Capucin.

AU Canada, le nom du P. Mathieu n'est pas inconnu. On sait généralement que cet illustre religieux a été le premier apôtre de la tempérance, et qu'en Irlande, en Angleterre, aux États-Unis, il l'a prêchée avec un prodigieux succès.

Mais, y en a-t-il beaucoup, chez nous, qui aient lu sa vie ? Quelques pages sur ce glorieux capucin devraient donc intéresser. D'ailleurs, au moment où s'organise la croisade contre l'alcoolisme, il est bon de rappeler qu'au siècle dernier, un religieux irlandais a pu réformer son peuple et terrasser le monstre hideux de l'ivrognerie.

Théobald Mathieu naquit en 1730. Il était fils de James Mathieu, de Thomastown, et d'Ann Whyte, femme d'une beauté éclatante et d'une profonde piété. Son père était de noble race. Orphelin dès l'enfance, il avait été adopté par George Mathieu, comte de Landaff, qui l'avait fait gérant de ses vastes domaines.

James Mathieu habitait l'antique manoir de Thomastown à quelques lieues de Cashel, dans l'un des plus beaux sites du Val d'or. Il eut douze enfants, tous beaux et forts. Théobald était le quatrième, mais à ce foyer heureux, il fut toujours le préféré. Jamais enfant plus aimable, plus aimant, ne fit les délices d'une mère. Dès les premières années, on put juger qu'il avait un admirable cœur. La compassion semblait née avec lui, et on le voyait abandonner tous les jeux pour courir aux pauvres qui affluaient à la maison paternelle.

Il fit ses études à Kilkenny, éloigné d'une quarantaine de milles de la résidence des parents. A ses premières vacances de Pâques, sans en rien dire à personne, il fit à pied le trajet pour embrasser sa mère. Son cri de joie quand il se jeta dans ses

bras lui enleva toute sa fatigue, et, cinquante ans plus tard, l'apôtre s'attendrissait encore à ce cher souvenir.

Alors, l'Eglise d'Irlande se relevait à peine de la persécution. Les cruelles lois dictées par la haine protestante obligeaient encore les évêques catholiques à une extrême prudence. Aussi, ils étaient loin de favoriser les ordres réguliers. Des religieux s'étaient pourtant établis dans quelques diocèses. Il y avait à Kilkenny deux capucins missionnaires et apôtres du peuple.

Le jeune étudiant les rencontrait parfois. A peine tolérés, ils vivaient de privations, et personnifiaient l'indigence. Mais Théobald Mathieu, dont la parole allait retentir d'un bout du monde à l'autre, fut attiré par leur dévouement obscur. L'absolu, la noire pauvreté ne le fit point reculer.

Il voulut être capucin et fit son noviciat à Dublin, où il reçut les ordres sacrés, à l'âge de vingt-trois ans.

C'est à Kilkenny qu'il exerça d'abord le saint ministère. Mais ses rêves d'obscurité furent bien déçus. Il était trop magnifiquement doué pour n'être point admiré, et la bure franciscaine ne devait pas le préserver de la gloire.

Envoyé à Cork, comme à Kilkenny, il y trouva ses frères dans le dénûment le plus extrême. Une abjecte misère, entre des établis et des dépôts de sel, servait de couvent. La chapelle était horriblement pauvre.

Mais on y vit bientôt accourir non seulement des catholiques, mais des protestants de haut rang. Car le P. Mathieu possédait au souverain degré le don enchanteur de l'éloquence, et tout en lui rehaussait ce don.

Encore dans la première fleur de la jeunesse, il avait cette pure, cette

rayonnante beauté que l'on attribue aux anges, et une magie enlaçante, un magnétisme céleste.

Les protestants le subissaient comme les catholiques. Un membre distingué de l'église anglicaine écrivait en 1826 :

"Nous-mêmes, nous sommes allés plus d'une fois entendre ce prédicateur, et toujours avec la ferme résolution de ne pas permettre à notre jugement de se laisser influencer par le charme de sa personne. Pour plus de sûreté, nous nous étions même, à l'avance, armé d'un esprit de critique poussé jusqu'à l'âpreté ; et cependant quelques minutes s'étaient à peine écoulées que tout notre appareil de résistance fondait, se liquéfiait sous l'impression de cette parole.

"Nous défions le critique le plus exercé d'être à l'abri de l'émotion quand le P. Mathieu parlera."

Et le ministre anglicain terminait en rendant un solennel hommage à son caractère, "à sa pureté sans tache, à son dévouement sans bornes et sans limites."

Il n'y avait pas l'ombre d'une exagération dans ces éloges. Comme disait l'un de ses supérieurs, la vie du P. Mathieu était son plus éloquent sermon.

L'ardeur de son zèle ne dégénérait jamais en rudesse ; le vice l'affligeait profondément, mais ne le rebutait point. Il pleurait avec les pécheurs, et jamais voix plus douce ne consolait les affligés. Riches et pauvres mettaient en lui leurs confiances, mais, chose rare, même chez les saints, sa prédilection était pour les pauvres qui portent constamment la croix du Sauveur. Aussi, son confessionnal était assiégé par des pénitents aux vêtements sordides et souvent mouillés qui infectaient l'atmosphère. En tout temps, par les chaleurs les plus suffocantes comme par les froids les plus rigoureux, de cinq heures à huit heures du matin, le P. Mathieu ne quittait pas le saint tribunal. Il y revenait dans la matinée, et parfois y restait jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Un jour qu'à onze heures du soir il sortait du confessionnal, fatigué et

tourmenté par la faim, quatre matelots, se présentèrent, demandant à se confesser : "Vous reviendrez demain matin," dit-il avec quelque impatience.

Une vieille femme s'approcha alors du prêtre, et lui montrant de la main les matelots qui s'éloignaient, dit à voix basse : "Reviendront-ils ?" Rentrant aussitôt en lui-même, le Père courut après les matelots, les ramena, et après avoir entendu leur confession, les fit manger avec lui et les renvoya contents. Il remercia ensuite la pauvre femme "dont, disait-il, le Saint-Esprit s'était servi pour le reprendre".

Tous les marchands de poisson se succédaient autour du confessionnal, dit son biographe, et les allumeurs de réverbères y apportaient une odeur d'huile qui ajoutait à la fétidité de l'air.

La robuste santé du P. Mathieu en souffrait, mais il n'abrégeait point les longues séances dont tant de misérables avaient besoin. Jamais prêtre n'eut un cœur plus débordant de miséricorde, mais sa direction n'avait rien de faible : "Quand on commence avec lui, disait-on, plus on est mauvais, plus il nous aime et nous ménage ; mais si on ne s'améliore, il devient de plus en plus sévère, et c'est terrible."

La misérable chapelle des capucins s'était vite transformée. Les aumônes affluaient de tous côtés, et permettaient au P. Mathieu de soulager bien des misères. Sa charité était profonde, inépuisable. Personne ne savait comme lui découvrir les pauvres honteux, et pour eux, il avait d'adorables délicatesses. Par exemple, un inconnu se présentait le soir à la porte, remettant une lettre contenant de l'argent et s'éloignait. Quelqu'un qu'il employait souvent dans ces occasions, disait :

"Voici ce que je pense du P. Mathieu. Si les pavés de Cork étaient d'or et qu'il les eût à sa disposition, à la fin de l'année, il ne resterait pas un seul pavé dans la ville."

A ceux dont la sensibilité est extrême, le pardon des injures est la plus difficile des vertus. Un reproche in-

juste, une parole amère blessait au vif le P. Mathieu, si facilement ému, mais il savait dompter sa nature. Une dame qui lui était extrêmement dévouée, entendit, un jour, un ecclésiastique se répandre contre lui en remarques âcres et blessantes. Ne pouvant supporter sa peine et ne sachant où la déverser, elle prit le parti d'aller tout raconter au P. Mathieu. Il l'écouta sans donner la moindre marque d'irritation, puis il dit doucement : "Je suis fâché de n'avoir point mérité l'approbation de ce prêtre, car c'est un digne homme et je prise fort son opinion."

Il était l'âme de toutes les œuvres de charité. Grand économiste du temps, il trouvait moyen de voir à tout, de tout diriger, sans négliger jamais ses relations sociales. D'après un ecclésiastique qui vécut dans son intimité, on sentait sa sainteté, et l'atmosphère du sanctuaire flottait partout autour de lui.

Causeur délicieux, il avait l'art de rendre la conversation aussi utile qu'agréable. Plein d'égards pour ses supérieurs et d'une politesse toujours exquise, il ne flattait pourtant jamais personne, et gardait avec tous une dignité parfaite.

Aucun sacrifice ne semblait lui coûter. L'héroïque charité semblait lui être naturelle, et quand le terrible choléra de 1832 éclata, c'est avec une véritable passion qu'il se jeta au plus fort du péril. Son zèle ne se ralentit point. Il parut insensible à la fatigue. La charité et le dévouement avaient chez lui une grâce sublime. Son merveilleux oubli de lui-même lui valut la vénération publique, et cette vénération profonde, universelle, allait lui permettre de faire un bien immense à ses compatriotes.

Vingt ans du ministère le plus actif, le plus dévoué, lui avaient appris ce que l'intempérance entraîne de maux, de ruines, de hontes et de crimes. Il avait reçu les aveux les plus navrants ; il savait que l'alcoolisme fait plus de mal que la peste, la famine et la guerre. Dans les salons dorés comme dans les taudis, son zèle s'était heurté au même obstacle

hideux et terrible ; cependant la pensée d'une ligue contre l'ivrognerie ne lui était jamais venue.

Des protestants de Cork en eurent la première idée. Ils résolurent de former une association de tempérance, mais leurs louables efforts demeurèrent sans résultats. Pour les habitants de Cork, cette doctrine de la tempérance absolue tenait de la folie, et des insensés ou des hypocrites pouvaient seuls la propager.

Mais William Martin, — le plus ardent zélateur de l'association — était un homme d'énergie et de persévérance, les déboires ne le firent point renoncer à son dessein, et voyant que lui et ses congénères n'arrivaient qu'à se faire traiter de fanatiques ou d'hypocrites, il s'adressa au P. Mathieu et le supplia de prendre en mains la formation de la société de tempérance. Il n'eut jamais osé imaginer l'extension qu'allait prendre le mouvement, — on ne compte pas sur les miracles — mais il espérait une réforme à Cork et répétait souvent au P. Mathieu :

"Si vous le vouliez... si vous le vouliez, quel bien vous feriez."

Il était membre du conseil de la maison de refuge dont le P. Mathieu était l'un des directeurs. Bien des victimes de l'ivrognerie venaient, tristes épaves de la société, s'échouer là, et en présence de ces êtres à jamais dégradés, le bon William Martin répétait toujours au capucin :

"Théobald Mathieu, si vous le vouliez, quel bien vous feriez à ces malheureux."

Ces mots impressionnaient le saint prêtre. Cependant, il hésitait, se demandant avec angoisse si le remède à l'ivrognerie était dans l'abstinence totale des liqueurs fortes. La modération n'était-elle pas seule commandée ? Il connaissait la faiblesse humaine, la puissance tyrannique des mauvaises habitudes et craignait un échec complet.

S'abandonnant à Dieu, il pria, implorant la lumière et la force. Il pria longtemps, hésitant toujours, mais enfin, dit son biographe, Dieu parla, et n'attendant rien de lui et tout de Dieu, le religieux annonça qu'il fai-

lait travailler à former une société de tempérance.

Sa détermination causa du mécontentement à Cork; on le plaignit d'avoir, par excès de bonté, cédé aux obsessions des fanatiques. Le respect sans bornes qu'il inspirait ne permettait pas de suspecter ses motifs. Pour les habitants de Cork, il personnifiait la charité. Cependant, il ne vint presque personne à la première réunion convoquée à l'école que le P. Mathieu avait fondée. "Mais, dit-il, si par ce que nous allons essayer, une seule âme pouvait être sauvée de la mort éternelle, notre récompense ne serait-elle pas suffisante? Après avoir mûrement réfléchi, j'ai fini par croire que ni vous, ni moi, ni personne en bonne santé n'a besoin des liqueurs qui enivrent; je vous exhorte donc à suivre mon exemple."

Et le premier il prit l'engagement de l'abstinence totale.

A la seconde réunion, l'auditoire fut assez nombreux. L'école devint bientôt insuffisante; le Père tint les assemblées dans le Horse Bazaar, qui pouvait contenir quatre mille personnes. Jamais cause ne fut plus éloquentement, plus chaleureusement plaidée, et la parole de l'orateur était pénétrante comme le feu.

Au bout de quelques mois, l'association de tempérance comptait deux cent mille membres. Tous n'étaient pas de Cork; il y en avait de plusieurs parties de l'Irlande, car la presse répandait les discours du P. Mathieu, et dans tout le royaume, on les lisait avec le plus vif intérêt.

"De nombreux pèlerinages s'organisaient de tous côtés pour Cork; on voyait les routes couvertes de gens s'acheminant vers la ville, leur petit paquet à la main, et la plupart boitant, à leur arrivée, pour avoir trop marché. On voulait voir le P. Mathieu, prendre l'engagement de sa main et recevoir sa bénédiction.

(A suivre.)

Laure Conan.

Il n'y a de parfaits que les gens que l'on ne connaît pas.—Marquise de Boufflers.

NOTRE CONCOURS

[Suite]

Nous avons le regret de ne pouvoir reproduire toutes les réponses de nos nombreux concurrents. Cependant, nous en avons suffisamment publié pour que le lecteur constate l'intérêt que ce concours a développé, et les magnifiques efforts littéraires auquel il a donné lieu.

La grande majorité des concurrents—et la totalité des réponses primées d'ailleurs—ont conclu que notre poète national avait eu raison d'écrire que notre vieux drapeau, "ferma" son aile, quand il quitta définitivement notre pays.

Ne serait-il pas, maintenant, au plus haut point intéressant de savoir l'opinion de M. Fréchette lui-même à ce sujet?

Pourquoi notre poète national ferma-t-il, au lieu d'ouvrir, l'aile du drapeau blanc?

Nous le prions de vouloir se rendre au désir de tous nos lecteurs, et d'écrire la pensée de son cerveau, quand il traça ce mot de son immortelle "Légende d'un Peuple".

Françoise.

Alfred Garneau consulté aurait répondu:

—Votre hémistiche "Ferma son aile blanche" est exécrable, car ce pauvre drapeau fumecté, mouillé, imbibé, trempé, littéralement trempé de pleurs amers, n'avait pas d'aile verte, jaune, rouge, rose, blanche même à ouvrir ou à fermer.

Mais le son, la note musicale — car cela sonne très bien — étouffe la pensée, et hypnotise le lecteur qui laisser passer sans réfléchir.

Trouvez vite une variante:

—Dût refermer ses plis et repasser les mers.

—Dût enfin disparaître et " " "

—Pour obéir au roi dût " " "

—Par ordre de son roi dût " " "

La pièce a du bon et ne doit pas finir en vers de mirliton.

SA MAJESTE BON SENS.

D'après mon opinion, je serais en faveur du verbe "fermer" et voici pourquoi: ce que l'on doit surtout chercher dans une conception littéraire, c'est la pensée de l'auteur, le fond n'est-ce pas, et dans le cas actuel quelle est cette pensée? M. Fréchette a voulu nous montrer, nous faire comprendre que le drapeau blanc après avoir flotté sur nos murs pendant près de deux siècles et demi, a fermé ses plis et a été transporté au-delà des mers, le vent de la conquête, ayant brisé son aile blanche.

Dans cet ordre d'idée, il me semble que M. Fréchette a eu parfaitement raison d'employer le verbe fermer.

LEONIDAS.

A mon sens, l'idée du poète est juste quand il compare le drapeau à l'oiseau en ce que, comme lui, il plane et bat de l'aile dans les airs; son expression: "Ferma son aile blanche est aussi bien appropriée et forme une très belle image, puisque le drapeau, objet symbolique, n'a ni la vie, ni l'instinct, ni la faculté de voler comme l'oiseau; il ne saurait de lui-même, prendre son essor.

Donc, le drapeau ferme ou ploie, si vous voulez sa draperie (son aile blanche) pour traverser les mers: il ne saurait ouvrir son aile pour voler, franchir l'océan et s'aller déployer sous d'autres cieux.

TANTINET.

En jetant la vue sur ce concours qui va expirer le six mai, j'ai été frappé de la justesse de la place que le mot "Ferma" occupe.

Ceci pour deux raisons, selon moi, bien fondées. La première et non moins importante est que, notre drapeau, après avoir essuyé mille mépris, à travers des difficultés inouïes, et de continuelles inquiétudes, en vue de le souiller et de l'anéantir, a pris son essor à travers les mers, taché du sang de nos preux, et par conséquent "Ferma" son aile blanche.

La deuxième est, qu'au point de son départ, ne voulant pas s'avouer vaincu, (et réellement, il ne l'était pas, car il a conservé ses mœurs et ses coutumes en dépit de toute adversité), afin de satisfaire et de maintenir sa noble fierté; car l'aile blanche est signe de soumission.

FIDUM.

Dans les arts plastiques, la ligne horizontale est celle de la sérénité, du contentement, de la foi dans l'avenir; l'angle montant exprime la joie, la gaieté; la ligne tombante est la ligne tragique.

Le drapeau, qui a flotté glorieux, tombe affaissé après la catastrophe:

"FERMA son aile blanche....."

On veut plutôt:

"Ouvrit son aile blanche....."

Mais elle était déjà ouverte. Elle avait flotté sur les hauts faits de nos pères. Et puis, cette image, qui suggère la vigueur, la joie de vivre, l'espoir, n'a rien de commun avec ce qui précède, et ne peut-être là qu'à titre de...préparatif de voyage.

Le poète a préféré montrer le drapeau en-deuilé.

Jusque-là, il a raison. S'il y a quelque chose à modifier, c'est le dernier hémistiche du vers. Mais la question porte sur "Ferma" et "Ouvrit". "Ouvrit" eût été déplacé.

"Il faut qu'une "aile" soit ouverte ou fermée."

M. Fréchette eût-il mieux fait de dire: "Ouvrit son aile" dans les vers suivants:

"Et notre vieux drapeau trempé de pleurs

[amers,

"Ferma son aile blanche et repassa les mers."

Pour moi rien ne saurait remplacer le mot choisi par le poète lui-même: lui seul rend sa

pensée intime. Pour le poète les mots ne servent pas uniquement à rendre sa pensée, il s'en sert aussi pour indiquer son état d'âme. C'est pourquoi en lisant "ferma son aile" non seulement nous avons l'idée du départ du drapeau, mais encore nous sommes saisis du sentiment de regret causé par ce départ: Ce sentiment serait mal interprété en disant: "ouvrit son aile". Ne dit-on pas: "ouvrir le cœur à la joie", "ouvrir l'âme à la gaieté"?

Par contre on dit souvent de quelqu'un dans la peine: "Son âme est fermée aux plaisirs." Donc, l'expression: "ferma son aile" doit être préférée.

Deuxième raison: le mot "ferma" a dû être employé par le poète dans le sens de "replia". Donc, au lieu de la pensée toute naturelle que nous aurions d'un départ agréable en lisant "ouvrit son aile" nous avons, au contraire, l'idée que le drapeau ne flotte plus au pays, qu'on l'a relégué à l'écart, du moins officiellement, qu'il a été replié et mis avec les vieilles choses hors d'usage, et que ce n'est qu'en France qu'on puisse le revoir.

Troisième raison: M. Fréchette n'a jamais été embarrassé pour trouver le mot propre à rendre sa pensée. En écrivant "ferma son aile" il fut plus heureux que M. Lozeau dans sa suggestion, la justesse de son expression dépendant moins de notre jugement que de la pensée et du sentiment qu'il voulait rendre.

EMBRUNOIS.

Chère Françoise, permettez que je soumette aux savants critiques de ce gentil concours mon humble grain de sel.

Mon opinion est, que le pauvre vieux drapeau de France voyant qu'il ne pouvait plus de son aile blanche, protéger le beau pays du Canada, s'empressa de la replier pour s'en retourner.

UNE EX-PROTECTRICE.

Voici, sans autre préambule, mon opinion sur l'expression du Poète (Fréchette). — "Ferma son aile", etc., etc., au lieu de déploya, comme quelques-uns voudraient qu'il eût écrit.

Je crois que le poète a eu pleinement raison d'employer le mot "ferma" et voici pourquoi.

Pour cette expression — ferma — l'écrivain nous laisse "naturellement" sous l'impression, juste à mon sens, que jusque là le blanc drapeau avait tenu son aile "déployée" comme le bon sens veut qu'il ait été fait — suivant mon avis toujours.

Autrement, il faudrait accepter l'idée contraire, c'est-à-dire que durant la lutte active, pendant la période des combats héroïques, il aurait tenu cette aile fermée, et que ça ne serait qu'au moment du désastre, de la défaite, qu'il aurait songé à le déployer pour s'enfuir au-delà des mers!

Ce qui, on en conviendra, ne serait conforme ni au sentiment du beau, du grand, du noble, ni surtout à la vérité historique.

Mais, dira-t-on, peut-être, comment concilier l'idée de "fermer" son aile et de "s'envoler" de l'autre côté des mers?

Eh, mon Dieu, ceci me paraît facile à expliquer: S'il est "accordé" aux poètes certaines licences, il ne s'en suit pas qu'elles lui soient "imposées". Or ce serait, à mon avis, lui en imposer une rude que de le forcer, par une expression impropre, à chercher de nous "persuader" qu'en réalité le Drapeau a pu passer la mer "au vol". Qu'il l'ait traversé comme colis, ou porté, enroulé dans le sein d'un défenseur de la Patrie, peu importe, le sentiment subsiste du deuil, de l'abattement par cette expression de "ferma", etc., et par là, l'imagination du poète s'accorde parfaitement avec le bon sens et la "vérité des faits".

On pourrait certes s'étendre longuement sur ces considérations; mais je crois me rendre aux exigences du Concours en me bornant à faire

connaître la "raison" principale de l'opinion que j'exprime sur le sujet proposé et je me souscris.

VIEUX MILITAIRE.

Madame,

M. Fréchette, en comparant l'étendard fleurdelisé à un oiseau blanc, a fait une comparaison juste et qui fait image. Le drapeau voltigeant dans les airs est bien un emblème ailé.

Mais le second vers:

"Ferma son aile blanche, et repassa les mers",

m'oblige à faire remarquer qu'un oiseau d'ordinaire ne traverse les mers qu'en volant, ce qu'il ne pourrait faire si son aile eût été fermée. M. Lozeau a donc raison jusqu'à un certain point.

Mais comme on n'ouvre que ce qui est fermé, assurément, durant les 150 ans qu'il flotta sur le Saint-Laurent, le drapeau blanc avait l'aile constamment ouverte, et le jeune poète se trompe tout comme le vieux. J'oserais donc, après M. Lozeau, proposer une dernière variante:

"Et le vieux drapeau blanc, mouillé de pleurs

[amers,

S'envola de nos bords, et repassa les mers."

La comparaison reste la même, et la logique ne ferme pas son aile blessée.

Recevez, madame, l'expression de mes respectueux hommages.

OUTAOUAISE.

Je ne suis guère compétente en littérature, et en poésie. Mais il me semble qu'en lisant les vers

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs

[amers,"

je dis naturellement, "Ouvrit son aile blanche" et repassa les mers.

Puisque l'idée du poète nous montre le drapeau s'enfuyant vers d'autres cieux, au moyen de ses ailes, il lui faut les déployer au lieu de les fermer; c'est plus normal, même en poésie. Mais j'ai peut-être le sens pratique plus développé que le poétique, et ma critique ne vaut rien, ainsi suis-je très

NOVICE.

Fermer l'aile et repasser les mers, implique contradiction, s'il s'agit d'un oiseau, non pas s'il s'agit d'un drapeau. Ici "l'aile" est une image. Puis, Fréchette avait deux fautes à signaler, deux situations à peindre: la défaite, le départ. Le drapeau se déploie ("ouvre" l'aile) dans la marche en avant, dans la bataille; il tombe ou se replie dans la défaite. Vaincu, le drapeau blanc s'est enroulé autour de sa hampe, (l'aile s'est fermée). Puis, comme un blessé qu'on emporte, il a repassé les mers. Il ne pouvait partir "l'aile ouverte", "déployée", sans éveiller l'idée d'une bravade ridicule, d'une retraite ou d'une fuite, accomplies gaîment, ou d'une façon inconvenante.

L'écrivain sérieux ne sacrifie jamais le fond à la forme. Mieux vaut, en tout cas, une apparente contradiction dans les termes, qu'une suggestion déshonorante.

Je crois que Garneau n'aurait rien changé aux vers de Fréchette.

BRIN D'HERBE.

Madame Françoise,

Vous me demandez mon opinion sur ces vers de M. Fréchette.

"Et notre vieux drapeau trempé de pleurs

[amers,

"Ferma son aile blanche, et repassa les mers."

Moi, je trouve le problème très facile à résoudre. Si, pour traverser les mers, notre "vieux drapeau" fut déposé bien soigneusement sur les moelleux coussins d'un navire, je crois qu'il "ferma son aile"; mais si, de lui-même, il prit

son essor vers la mère-patrie, M. Fréchette devrait dire: "Ouvrit son aile".

MUGUETTE.

Le poète Fréchette a dit:

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs

[amers,

Ferma son aile blanche et repassa les mers."

D'aucuns soutiennent qu'il aurait dû écrire: "Ouvrit" son aile blanche...

Je préfère "Ferma". Le mot est charmant, harmonieux; il donne à ces vers une expression vive, une tournure gracieuse et peint toute une situation.

"Ferma son aile blanche", est une image qui doit être prise au figuré.

Un drapeau n'a pas d'ailes mais il a des plis. Ce drapeau nous venait de France; elle nous l'avait envoyé et, fiers de lui, fiers de ses couleurs, nous l'avions hardiment arboré sur les bords du Saint-Laurent où il se déployait majestueusement, lorsque, tout à coup, dans un moment d'oubli pour ne pas dire de lâche abandon de la mère-patrie, le sort des armes changea notre allégeance. Alors, devant le drapeau anglais victorieux, le vieux drapeau français se replia, "ferma son aile blanche, et repassa les mers".

BRULE-MOUSTACHE.

Quand l'aigle, pourchassé jusque dans son aire, voit la vie de ses chers aiglons en danger, il les défend jusqu'à ce que mourant, l'aile brisée, il vienne tomber aux pieds des chasseurs.

Ils étaient tous morts les braves qui combattaient à l'ombre du drapeau bien-aimé. Ah! s'il avait pu encore "ouvrir son aile, ce n'eût pas été pour couvrir leur fuite de l'autre côté des mers mais pour guider leur élan sur l'ennemi.

Hélas! comme la lyre de notre barde canadien en a bien rendu la note plaintive lorsqu'elle a vibré sous l'écho lointain de sa souffrance:

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs

[amers,

"Ferma" son aile blanche et repassa les mers."

CATHERINE.

Ferma son aile blanche.....

Quelle taille douce pour définir le vieux drapeau que l'on repliait pour le rapporter avec ses gloires après sa défaite!

L'autre soir nous causions de cette question pour moi si étrangement soulevée par M. Lozeau, de savoir si Garneau aurait conseillé à Fréchette de dire "ouvrit" au lieu de "ferma" son aile. Quelqu'un comparait le drapeau à un oiseau. Le drapeau n'est pas un oiseau, mais on peut délicatement lui trouver en poésie une aile blanche. Et si l'on veut absolument d'un oiseau pour traverser les mers, il devrait être blessé comme était notre drapeau, traîner de l'aile, que des mains tendres et bonnes ramènent au vieux nid.

Non le vieux drapeau blanc, si j'ai saisi l'idée de l'auteur dans ces deux vers sublimes ne pouvait ouvrir son aile.

Trempé de pleurs amers, et conservant sa

[gloire,

Carignan le gardait pour une autre victoire.

CARIGNAN.

Quand j'étais enfant et que j'avais été méchante, ma mère disait que mon bon ange pliait ses ailes blanches et s'en recouvrait la figure pour voiler ses larmes...

Notre vieux drapeau qui avait été l'ange tutélaire de la jeune colonie, ne devait-il pas, lui aussi, à l'heure de la défaite, plier son aile puisqu'elle ne pouvait plus nous protéger?

Qui nous dit que c'est à un oiseau que notre poète lauréat comparait notre drapeau? De plus,

les anges ont-ils besoin de déployer leurs ailes pour se transporter d'un endroit à un autre?

Je dis donc avec le poète:

"Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs
[amers,
"Ferma son aile blanche et repassa les mers."

BLANCHE-YVONNE.

A mon humble avis, la meilleure expression est celle que M. Fréchette a employée, parce qu'elle complète mieux l'idée que le poète a exprimée dans le vers précédent.

Le drapeau aux fleurs de lys, tant de fois victorieux sur la terre d'Amérique, mais enfin, hélas! vaincu et humilié, ne s'éloignait qu'à regret de nos rives, arrosées depuis deux siècles du plus noble de notre sang français. Comment se serait-il gaiment déployé à la brise, ce drapeau trempé de pleurs?

Dans la fable "Les deux pigeons", LaFontaine dit que l'oiseau

.....s'abattit auprès d'une mesure,

Et retourna au logis

...Traînant l'aile...

Le drapeau ici, est comparé à un oiseau. Le pigeon blessé ne peut ouvrir son aile, et cependant il retourne au colombier: le drapeau, l'aile plutôt fermée qu'ouverte, ne peut-il pas de même repasser les mers?

ELISABETH CLASSE.

Il "ferma" bel et bien son aile.

Fermer l'aile pour traverser l'océan, cela semble bizarre, pourtant, cette expression est bien celle qui traduit le mieux, l'état psychologique prêté par le poète au vieux drapeau.

Ici, le verbe ouvrir évoquerait plutôt, semble-t-il, l'idée d'un joyeux départ, d'une triomphale rentrée de l'exil.

Or, dans la pensée de M. Fréchette, ce n'était certainement pas là le cas du drapeau français, vaincu et détroné désormais sur cette terre canadienne dont il avait ombragé les premiers foyers.

Ainsi, malgré le contre-sens de cet hémistiche, j'incline à croire que le vieux drapeau "ferma" bel et bien son aile blanche avant de repasser les mers.

FLORENTINE.

Faut-il dire: "ferma" ou "ouvrit" son aile blanche?

Réponse:

Je choisis: "Ferma son aile blanche..." Le poète national, M. Fréchette, faisant allusion à la conquête du Canada par les Anglais, a merveilleusement et délicatement peint la défaite de nos armées dans ce mot: "Ferma". Remplacez-le par "Ouvrit", l'exactitude de la pensée disparaît; car, avant la conquête, notre drapeau français avait constamment l'aile ouverte; fier et libre, il flottait en maître dans notre France nouvelle; mais à l'heure où l'étranger arbora ses "couleurs insolentes", l'aile de notre drapeau, d'ouverte qu'elle était, se ferma, avouez-le en signe d'humiliation et de retraite.

Un critique verrait une antithèse impardonnable dans "Ferma et repassa". Mais, c'est justement là le cachet du véritable poète de sacrifier le sens propre d'un mot pour peindre sa pensée et en faire ressortir de plus beaux traits. Ces deux vers, à mon avis, sont à la gloire du Lauréat de l'Académie française.

FERMA.

Me rendant à votre désir,
C'est ma pensée, vous définir;
Et j'y arrive sans façon,
Tout en vous demandant pardon
D'oser, sans crier halte-là!
Critiquer un tel lauréat.

Mon choix est "ouvrit". Voici pourquoi:

Il ne sied point, je crois, serait-il même en [vers,

De fermer les ailes, pour repasser les mers.
Il serait plutôt bon, de les bien déployer,
Si toutefois l'on veut, à bon port, arriver.

J'aurais mieux aimé lire, comme suit:
Ce négligé drapeau, imprégné d'amers pleurs,
A jugé à propos de les sécher ailleurs;
Ferma son aile blanche et se fit repasser
Les mers que sa patrie, jadis, lui fit passer.

Votre très respectueux, etc.,

VIEUX DRAPEAU.

Il s'agit de savoir si le poète devait écrire: "ouvrit" son aile blanche...

Il s'agit d'un drapeau. Or, un drapeau n'est pas un oiseau; par conséquent, il n'a pas d'ailes. De plus, il n'est pas animé, et supposé qu'il ait des ailes, il ne peut les ouvrir ou les fermer. A tout événement, si nous admettons que ce vieux drapeau avait des ailes qu'il pouvait ouvrir au ferme à son gré, il n'est pas naturel de supposer qu'il les ferma au moment de prendre son envolée au-dessus de l'immense océan.

Il fallait donc dire: OUVRIR son aile blanche...

Nicolet.

Je veux "ouvrit".

Sans prétendre m'égalier à M. Alfred Garneau, de poétique mémoire, je veux comme il l'aurait voulu, "ouvrit au lieu de "ferma" à ces deux beaux vers où notre Lauréat couronné dépeint si délicatement d'un trait de plume et d'un soupir, notre grand deuil de 1759. Et voici ma bien simple raison. En ne m'attachant qu'au sens des deux vers en question, le drapeau est ici comparé à l'oiseau qui s'envole chercher sous des cieux plus cléments la chaleur qui le fait vivre; nécessairement, pour effectuer son passage il lui faut "ouvrir" son aile", n'est-ce pas, M. Fréchette? Ainsi, le cher drapeau qui se voit banni du sol canadien, mais que l'espoir de flotter libre encore dans la vieille France anime sensiblement, secoue les pleurs dont il est trempé, "ouvre" bien grande son aile blanche et retourne vaincu mais non anéanti, au pays toujours heureux de l'accueillir.

DENISE.

Sans hésiter je donne la préférence au mot choisi par notre Esope canadien! Car je traduis ainsi la pensée du poète que si "notre vieux drapeau... ferma son aile", c'est qu'abandonné, n'ayant plus qu'une poignée de braves pour le défendre, il dut descendre de son trône d'où quelque temps auparavant il dominait ses ennemis et laissait ses plis augustes balloter au gré des vents dans un geste tout à la fois gracieux et terrible de défi!

"Je dis "ferma" car il ici il ne s'agit pas de chanter victoire, mais bien de pleurer au souvenir de cet étendard fleurdéliné couvrant nos régions de son aile protectrice et qui, un jour, sous la force du nombre dut la refermer et repasser les mers, contenant dans ses plis sa rage héroïque, ma's hélas! impuissante!!

CHEVALIER DU FLEURDELISE.

MM. Fréchette et Lozeau sont tous deux dans l'erreur. Un oiseau qui a l'aile fermée ne peut repasser les mers, et un drapeau qui flottait depuis près de deux siècles ne devait pas ouvrir son aile, puisqu'il n'avait cessé de la tenir ouverte durant tout ce temps-là.

Il faudrait dire quelque chose comme ceci:

Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs

[amers,
De nos plages s'enfuit, pour repasser les mers.

PICARD.

Ont encore concouru: Chemineau, Z. Briandcourt, Marthe d'Anvers, Achille-Henri Lacoste, Françoissette, Grande Sœur, Géranium, Acta non Verba, Fil d'or des Laurentides, Oiseau de Sainte-Agathe, Speranza, Cérés, Caillou du Saint-Laurent, Michel Anctil, Mathurin, Le Gas d'cheux nous, Saule pleureur, Marcel, Ami dévoué, Collaborateur, Rat blond, Un Mascoutin, Jacques et Marie, Futur lauréat, Madame Sans-Gêne, Raymond, Bijou, Acadienne fidèle, Brin de Muguet, Petit Vieux, Un Exilé, Drapeau de Carillon, Artiste en herbe, Abonnés au "Journal de Françoissette", Nana, Mouette de Gaspé, Vive l'Ouest, Jean le Bon, Mlle Mousseline, Canadienne toujours, Le Cousin de ma Cousine, La Huitième merveille du monde, Reine, Acta est fabula, Elizabeth d'Angleterre, Hirondelle du Saguenay, Souris, L'Oncle Tonton, Canadienne-Américaine, Ferdinand, Lecteur de Worcester, Stella, Papa Gâteau, Edelweiss, Poulette grise, Campagnard, l'Invulnérable, Abeille industrielle, Le Mont-Blanc, Suisse Canadien, Courrier de Winnipeg, Lowell-la-Belle, Laurentides, Manoir Frontenac, Loulou, Mimi, Québécois en Goguette, Mazepa, Primo Mihi, Poète décadent, Feuille d'érable, Etoffe du Pays, Louison, Tic Nerveux, Cléopâtre, Narcisse blond, Maisonnette, Esprit Fin, Montcalm et Lévis, Fleur de Mai, Acadia, Remember, Sucre du Pays, Françillon.

L'été n'est pas encore passé. Si vous voulez rafraîchir votre chapeau de saison, il en est encore temps. D'autant plus que vous trouverez des occasions splendides et à des prix incroyables de bon marché, au salon des Modes, Mille-Fleurs, de la rue Sainte-Catherine-Est.

Hôtel Ottawa, le Cushing

Cet endroit populaire et délicieux connu sous le nom d'Ottawa House, le Cushing, dans le havre de Portland, Maine, a été re-moûté et reconstruit, l'année dernière. On héberge cette année tous les Canadiens qui vont chaque année faire leur villégiature et il serait difficile de choisir d'endroit plus charmant que l'île Cushing. Les bains, le golf, la pêche en pleine mer, l'air pur, les soirées fraîches et agréables sont quelques-unes des attractions.

Les chars Pullmann vous passent à travers Chicago, Toronto et Montréal à Portland.

Pour renseignements et publication illustrée et gratuite, s'adresser à J. Quinlan, gare Bonaventure, Montréal, Qué.

Propos d'Etiquette

Q. *Peut-on jouer au Bridge avec des gants ?*

R.—Oui. Mais la mode ne l'exige pas et même si les bras et les mains sont jolis, mieux vaut ôter ses gants pour jouer les cartes.

Q. *Les nappes et les serviettes de table doivent-elles être toutes blanches ?*

R.—Oui, le linge de table surtout dans un repas cérémonieux doit être damassé et blanc.

Q. *Que met-on dans l'eau des "finger bowls" ?*

R.—Un morceau de citron, quelque fois une fleur, quelque fois rien du tout.

Lady Etiquette.

Recettes Faciles

POTAGE SOLFERINO AU "MACARONI MARGE".—Un paquet de 250 grammes pour 12 personnes. —

Jetez votre "Macaroni Marge" dans de l'eau bouillante salée (choisir de préférence du fin macaroni); laissez bouillir une demi-heure et faites en sorte que le potage soit épais, puis versez-le dans la soupière avec un gros morceau de beurre bien frais, du poivre de Cayenne ou ordinaire, du fromage de Gruyère râpé et deux cuillerées à bouche de purée de tomates; mêlez le tout ensemble pour rendre le potage onctueux, et servez bouillant.

BOISSON RUSSE.—Faites bouillir une bonne poignée d'avoine dans une pinte d'eau; passez le liquide à travers un linge fin, décantez et buvez chaud avec quelques gouttes de rhum, sucrez si vous voulez. Ce cordial désaltère et rafraîchit.

C'est l'Angélica souveraine
C'est l'ardente et blonde liqueur
Fleur des monts et fruit de la plaine
Neige au front et soleil au cœur.

René Saib.

Le plus grand art d'un habile homme doit être de cacher son habileté.
—Melle de Lespinasse.

La jeunesse juge, la vieillesse absout.—Mme Récamier.

Conseils Utiles

ROTI (Moyen de réchauffer un). — Le rôti réchauffé devient dur: voici un moyen d'obvier à cette inconvénient: Trempez votre pièce dans l'eau froide, enveloppez-la d'un papier beurré et remettez au four pendant dix ou quinze minutes.

VELOURS.—Les étoffes de velours se détachent à l'essence de térébenthine ou la benzine.—Lorsque le velours est froissé, exposez-le à la vapeur d'eau bouillante et laissez-le sécher en le tenant étendu, c'est-à-dire fixé avec des épingles sur un objet quelconque.

VITRES ET GLACES.—Il ne faut jamais nettoyer les vitres et les glaces avec des chiffons de laine, car la laine produit des rayures sur les vitres et sur les glaces.

OEUF.— Pour reconnaître si un œuf est frais, on le secoue dans le sens de sa longueur. Si l'on ne perçoit aucun ballonnement, aucun choc intérieur, c'est que l'œuf est frais.

L'IDÉAL

Toujours poursuit son but qui est d'arriver premier dans toute confection de la mode ou de la lingerie.

Les chapeaux et les costumes d'été y sont encore en grande demande, parce qu'ils donnent entière satisfaction. L'Idéal est son nom, l'Idéal est son programme, l'Idéal restera pour toutes les vraies élégantes, le Salon de Modes par excellence. On se le dit, on s'en assure, et les ordres les plus capricieux comme les plus délicats lui sont joyeusement confiés.

De plus, dans cette saison avancée, les chapeaux qui restent encore, sont vendus à des prix excessivement bas.

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mlles Collet & Talbot, 463 rue Saint-Denis, (près Sherbrooke), Montréal.

"LA DÉRIVE"

C'est le titre de l'ouvrage très littéraire et délicatement sensationnel dont le "Samedi" commence la publication dans son numéro du 3 août. Il a pour auteur Mme N. Bellegruier et M. L. Gastv. On a dit de ce roman qu'il réunissait le charme sentimental des meilleures œuvres de Feuillet et la sensationnelle attraction des plus ingénieuses inventions de Dumas père. C'est un des livres qui ont démenti avec le plus d'évidence l'assertion qu'il faut des crudités et des platitudes malsaines pour retenir l'attention du lecteur contemporain.

Les grandes capelines pervenue sont des chapeaux élégants pour la campagne. Les plus beaux modèles sont à Mille-Fleurs, 627, rue Sainte-Catherine-Est.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

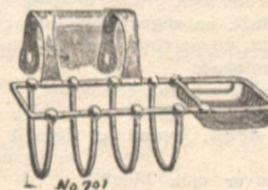
PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies: 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1887 Ste-Catherine Est.

Accessoires de Luxe

EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Éponge
Eacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
52 BLVD, ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig

MONTREAL

JEAN DESHAYES, Graphologue

1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

MUSER & VETTER

Coiffeurs et Perruquiers artistiques

Edifice Banque Molson, coin Ste-Catherine-Ouest, entrée rue Stanley, 1er étage

Ce Salon élégant et moderne est maintenant ouvert à la clientèle sous les soins habiles des MM. Muser et Vetter, Professeurs diplômés des Académies de Coiffure anglaise et française. Salon de MANICURE et traitement à l'électricité. TEINTE DES CHEVEUX pour convenir à toute couleur naturelle.

Spécialité: ONDULATIONS-MARCEL

Tél. Bell: Uptown 2508 Montréal.

"ANTI-KOR-LAURENCE"

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garanti.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.

A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORPS PIEDS!

Pages de la Jeunesse

Petit conte en vers

(A réciter,)

LE BOSSU

Dans une église de village,
Avec grand bruit, grand étalage,
A son lourd auditoire un curé démontrait
Que l'ouvrage d'un Dieu ne peut qu'être parfait.
Un bossu qui, pour lors, écoutait ce bon Père,
Ne trouvant pas cette morale claire ;
Et loin de partager de si beaux sentiments,
Disait tout bas entre ses dents :
"Ma foi, s'il me voyait, il dirait le contraire."
Il attend donc la fin de ce sermon,
Et court à son pasteur, au sortir de l'église :
"Mon Père, lui dit-il, pardon
Si je vous dis avec franchise
Que je ne suis pas, moi, de votre opinion.
Vous nous avez fait voir, avec grande éloquence,
En tout ce que Dieu fait, sa sage prévoyance :
Eh bien : regardez-moi, voyez-vous sur mon dos
Cette ridicule éminence
Qui me rend semblable aux chameaux,
Et des enfants de ces hameaux
Me fait montrer au doigt, quand je viens à
paraître :
Pouvez-vous trouver cela bien ?"
"Mon ami, lui répond le prêtre,
Pour un bossu parfait, il ne vous manque rien."
SALVAING.

Mathilde d'Angleterre, reine du Danemarck

La couronne qui ceint la tête des rois, n'est bien souvent hélas ! qu'une couronne d'épines, et nous en avons une preuve éclatante dans la courte et malheureuse vie de celle qui fut surnommée "A Queen of Tears". Mathilde d'Angleterre la neuvième enfant, et fille posthume de Frédéric, Prince de Galles, naquit en 1751. Elle fut élevée sévèrement par une mère austère, et mariée contre son gré en 1766, à un cousin germain qu'elle n'avait jamais vu, Christian VII, roi de Danemarck. Lorsque la jeune reine aborda sa nouvelle patrie, c'était une ravissante enfant de quinze ans, blonde comme les blés, et qui sut gagner tous les cœurs, excepté ceux de la reine-mère et de son époux ; celui-ci, malgré son extrême jeunesse (il n'avait pas encore vingt ans) était déjà complètement épuisé, moralement et physiquement, par les excès auxquels il s'adonnait. Durant les

premières années de leur union, il témoigna envers sa jeune femme une aversion profonde, et il ne lui épargna aucune humiliation, aucun chagrin, même jusqu'à la laisser en Danemark lorsqu'il fit un voyage en Angleterre. Mais bientôt la vie désordonnée qu'il menait, le conduisit à des conséquences désastreuses : une vieillisse prématurée lui ôta toute initiative ; une apathie profonde lui envahit les sens. C'étaient les préludes de la folie... Cet état le rendit tout à fait dépendant de la reine, et un changement complet se produisit dans ses sentiments pour elle ; il se prit à admirer son esprit, sa beauté, et mit tout pouvoir entre ses mains, de sorte qu'à dix-huit ans, Mathilde était la souveraine toute-puissante du Danemarck.

Malheureusement, elle n'avait pas de conseiller désintéressé auprès d'elle, pour l'aviser dans sa conduite et dans les affaires d'Etat. Elle tomba sous la domination d'un indigne favori, qui, de médecin du palais, devint premier ministre à force d'intrigues. La reine lui accorda pleine confiance, et par son imprudence joua dans les mains de ses ennemis la reine Julienne et ses partisans. Cette faction organisa une révolte et s'étant emparée de la personne du roi-imbécile, de la reine et de son favori Struensee, ces deux derniers furent incarcérés. Puis, prenant un indigne avantage de l'amour de la malheureuse jeune femme pour cet homme, ses ennemis lui firent signer un protocole infâme dans lequel on l'accusait de toutes sortes de crimes. On lui assura que, par cet aveu, elle sauverait la vie de Struensee. Ce n'était qu'un piège, Struensee fut condamné à mort quand même ; et grâce au document portant la signature de la reine, celle-ci fut déchue de son rang, divorcée du roi, et vouée à une prison perpétuelle.

Alors le roi d'Angleterre se récria (un peu tard) sur toutes les indignités auxquelles sa sœur était assujétie, et par son intervention il obtint sa libération

et promit d'envoyer un vaisseau anglais à sa rencontre. Mais la générosité de Georges III n'alla pas aussi loin que d'offrir à la jeune reine un asile en Angleterre. Il lui désigna comme résidence le Château de Celle, en Hanovre, et c'est là qu'elle vécut, triste et solitaire, jusqu'à sa mort trois ans plus tard. La séparation de ses deux enfants lui brisa le cœur, et elle tâcha de combler l'affreux vide qu'elle ressentait en adoptant une petite orpheline de quatre ans. Tant par sa bonté que par ses malheurs et sa beauté, la reine de Danemarck devint l'idole des braves habitants de Celle, qui la surnommèrent "Notre bonne reine Mathilde". Mais ils eurent bientôt la douleur de pleurer sa mort prématurée. Issue d'une famille délicate (deux de ses sœurs étaient mortes à dix-neuf et à vingt ans), y a-t-il à s'étonner que sa santé toujours chancelante fut complètement ébranlée par tant de vicissitudes ? Elle tomba malade d'une épidémie prévalente alors, et s'éteignit doucement en 1775, à l'âge de vingt-trois ans. On l'enterra à Celle où sa tombe est encore aujourd'hui. Mais il semblait qu'un sort cruel devait la poursuivre dans la mort même : Ayant appris le décès de Mathilde, la reine-mère du Danemarck fit comme si de rien n'était, et assista le lendemain, avec toute la cour à un bal masqué...

Christine de Linden.

SOMMAIRE DU No. DE LA "REVUE HEBDOMADAIRE" DU 13 JUILLET.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de Librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire :

Gabriel Hanotaux, de l'Académie française : "L'Organisation de la paix".

Frantz Funck-Brentano : "Après la prise de la Bastille. — La Grande peur".

Emile Ripert : "Une Petite Fille roumaine. — La Comtesse Mathieu de Noailles.

Georges d'Espèrès : Roman, "Le Briscur de chaînes" (XII).

Antonine Coulet : "Poésies".

Jules Bertaut : Les Livres.

Antonin Mülé : Nouvelle : "Le Ptiot de la mère Coutard".

Revue des revues françaises. — La Vie Mondaine. — La Vie sportive.

Pages de la Jeunesse

Le supplice du Hareng

On désigne ainsi un supplice appliqué dans certains cas en Sibérie par les agents russes, aux déportés qui refusent de livrer leurs secrets. Les malheureux qui l'ont enduré affirment que rien n'est comparable aux souffrances supportées par eux. Le prisonnier, dans une chambre bien chauffée, ne reçoit pour toute nourriture que du hareng saur. Pendant les premiers jours il y a du pain et de l'eau ; mais ensuite, s'il refuse de répondre aux questions qu'il lui sont adressées, on lui supprime le pain et après l'eau. Alors, la soif commence à le torturer ; il n'a même plus la force de vouloir mourir ; il est bien rare qu'il résiste lorsqu'il est de nouveau traduit devant la commission chargée de l'interroger. C'est ordinairement la nuit que la séance a lieu, dans une salle splendidement éclairée. Les officiers, ou plutôt les bourreaux, sont à table ; devant eux s'étalent des plateaux chargés de vins, de boissons rafraîchissantes et de fruits ; le président est tout aimable : "Si vous voulez, dit-il au patient, tout à l'heure nous vous offrirons de boire quelque chose avec nous." La fièvre, le vertige font perdre la raison au malheureux, et souvent il faiblit, il faiblit tant le supplice est terrible. On avait remarqué que la faim ne domptait pas ; la soif donne de meilleurs résultats. Espérons que cet usage a disparu des mœurs russes, car il est en dehors de toute civilisation.

Une dame créole à la nourrice noire qui donne un bain à son enfant :

—Vous devriez prendre le thermomètre pour connaître la température de l'eau.

—Quoi faire!

—Pour savoir si l'eau est trop chaude ou trop froide.

—Pas besoin tout ça! Si enfant vient rouge, eau trop chaude ; si enfant vient bleu, eau trop froide!

Variétés

Singulières erreurs typographiques.

La Bible, étant le livre qui a été imprimé l'un des premiers et le plus souvent, a dû être celui où il s'est glissé le plus d'erreurs. Il y a en Angleterre une Bible, publiée en 1717, et connue des bibliomanes sous le nom de "Bible vinaigre", parce que dans le vingtième chapitre de saint Luc la parabole de "vineyard" (la vigne), est intitulée parabole de "vinegar" (vinaigre). En Allemagne, la femme d'un imprimeur s'introduisit une nuit dans son atelier, au moment où il s'y imprimait une nouvelle édition de la Bible, et voulant probablement se venger de quelque altercation domestique, elle altéra d'une manière assez plaisante la sentence d'obésité conjugale prononcée contre Eve enleva les deux premières lettres du mot "herr" (maître) et y substitua la syllabe "na", de manière qu'au lieu de: Ton mari sera ton "maître", l'arrêt de Dieu devenait celui-ci: Ton mari sera ton "fou". Quelques exemplaires de cette Bible ont été payés par des amateurs un prix exorbitant.

Le clavecin de raisin.

En 1664, un organiste de Troyes, nommé Raisin, cherchant les moyens de gagner un peu d'argent pour soutenir sa nombreuse famille, fit faire un clavecin plus grand que les clavecins ordinaires et qui paraissait aller tout seul. Il jouait les airs que Raisin indiquait, et s'arrêtait dès qu'on le lui ordonnait. Tout Paris courut voir cette merveille. Louis XIV lui-même, curieux de connaître ce prodige, le fit venir à Saint-Germain. La reine assista à ces exercices, mais cette machine étonnante lui causa une surprise mêlée d'effroi. Le roi, pour détruire cette impression, ordonna qu'on ouvrit sur le champ le clavecin, et l'on en vit sortir un jeune enfant, fils de Raisin qui commençait à se trouver fort mal de la

privation d'air et de la longueur du concert.

Le malheureux Raisin essaya encore quelque temps d'attirer la foule ; mais ses représentations avaient perdu leur principal attrait, et elles cessèrent bientôt d'être suivies. Il eut recours aux bontés de Louis XIV, auquel il exposa tout le tort que lui causa la divulgation de son secret. Le roi touché de sa position lui permit d'établir à Paris une troupe dramatique d'enfants. C'est dans cette troupe que débuta le jeune Baron, dont Molière fit plus tard un comédien si admirable. Le jeune enfant que Raisin avait quelque temps renfermé dans l'harmonieux étui que le roi fit détruire, devint aussi un excellent artiste. Il joua avec un égal succès les rôles à manteau, ceux des valets rusés et des ivrognes. Homme du monde, conteur aimable et plein d'esprit, il n'avait qu'un seul défaut, celui de boire avec excès. Il mourut en 1693, année où le vin manqua ; et on fit à cette occasion le mauvais huitain suivant:

Quel astre pervers et malin,
Par une maudite influence,
Empêche d'écarter qu'en France,
On puisse recueillir du vin?
C'est avec raison que l'on crie
Contre les rigueurs du destin,
Qui nous ôte jusqu'au "Raisin"
De notre pauvre comédie.

Le Ouimetoscope va rouvrir ses portes dans les premiers jours d'août. On nous promet des vues splendides et variées comme on n'en a jamais eues à Montréal.

La femme d'un tailleur, personne fort pieuse, déshabillait avant-hier sa petite fille, très intelligente enfant de six ans.

Avant de la mettre au lit:

—Lili, lui dit-elle, fais ta prière et surtout n'oublie pas de demander au bon Dieu qu'il nous donne beaucoup d'habits à coudre. — Oui, maman, tout de suite, répond Lili qui, se ravisant bientôt: Mais, petite mère, si je lui demandais qu'il nous les donne cousus?

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

—Maman, dit Marcelle, je vous en prie, ne me plaignez pas et n'accusez point Georges... Il est bien naturel qu'il ne puisse s'astreindre à garder perpétuellement le coin du feu. Il ne doit pas se cloîtrer parce que moi je ne puis le suivre.

—Se cloîtrer, se cloîtrer! Est-ce qu'un jeune mari ne devrait pas toujours être trop heureux de rester près de sa femme... et une femme comme toi, délicieuse, tendre... exquise?

—Maman!

—Ne devrais-tu pas être sacrée pour ce monsieur, plus chère à ses yeux que tout au monde... Maintenant surtout... Mais non, il n'éprouve aucune joie à la pensée que bientôt il sera père. Un enfant! D'avance le pauvre être lui est un fardeau... Et moi qui croyais que ce serait pour lui une raison de se mettre avec entraînement au travail, qu'il retrouverait son ambition afin de préparer l'avenir du cher petit!

—Je vous en prie, maman! supplia encore une fois la jeune femme.

Sa voix était si désolée qu'un remords vint à Mme de Givore. A quoi bon augmenter la tristesse de Marcelle en lui exposant sous les yeux son malheur?

Des larmes obscurcirent le regard de la comtesse. Impuissante à se maîtriser, elle quitta le salon.

—Pauvre chère maman! murmura Marcelle, je lui fais du chagrin...

—Ce n'est pas toi, corrigea Camille. Chérie, je voudrais pouvoir quelque chose...

—Eh bien! aide-moi à persuader maman que je suis très heureuse... Vois-tu, au fond Georges m'aime bien, mais je l'ennuie... je n'ai pas de fortune, l'installation élégante qui le prend. Et maman devient si pose aux yeux des confrères. Mais elle l'éloignera de lui! Elle l'éloignera de lui! Elle l'éloignera de lui!

nous davantage. Ah! Camille... Camille! quand tu te marieras...

—Je ne me marierai jamais.

Il y eut un silence. Une petite pendule à voix grêle sonna dix coups.

—Il n'est que dix heures, dit Marcelle ennuyée, Georges ne rentrera pas de longtemps.

Elles se turent de nouveau.

Juin fleurissait les rosiers du jardin. Un peu de vent passa et un pétale arraché vint tomber aux pieds de la jeune femme.

—Pauvre rose! soupira Marcelle... Que sa joie de fleurir a peu duré... Te souviens-tu, poursuivait-elle, de ce que j'écrivais sur ton album autrefois?... "Il n'y a pas de bonheur au monde qui vaille le malheur d'aimer..." Je ne connaissais rien de la vie. Pour moi, l'amour devait contenir toutes les joies — je ne comprenais pas ce qu'est le "malheur d'aimer" dont je parlais avec une si belle audace. Maintenant, je sais...

Camille ne répondit rien. Pour la première fois, sa cousine laissait échapper une plainte et la jeune fille n'osait ni arrêter, ni encourager ses confidences.

Un an n'est pas encore écoulé depuis que s'est accompli le "mariage d'amour" de Marcelle et de Georges et déjà tout le factice de cet amour s'est affirmé, le mirage s'éteint. Marcelle à présent peut comprendre et juger celui en qui, si aveuglément, elle s'est entêtée à croire. Il ne l'a jamais aimée, jamais ainsi qu'elle s'était imaginée qu'il l'aimait. Comme il a été vite fatigué de jouer la comédie! Beaux sentiments, abnégation, désintéressement, passion... tant de mensonges. Ce qu'il a voulu, c'est la situation mondaine, la fortune, l'installation élégante qui le prend.

Et maman devient si pose aux yeux des confrères. Mais elle l'éloignera de lui! Elle l'éloignera de lui! Elle l'éloignera de lui!

ces biens ne s'arroge pas le droit de les lui gâter par ses exigences et ses caprices.

La jeune femme ne sait ce dont elle souffre davantage: de n'être pas aimée ou de ne pouvoir plus aimer. Ce Georges qui s'est fait trop tard connaître n'est pas celui qu'elle a chéri et son cœur porte le deuil de son amour illusoire.

Impuissante et désolée, Camille a vu le rapide écroulement de ce bonheur et sa pensée a été vers l'absent, vers Jacques d'Altone, loyal et bon, si sincèrement épris qu'il a dû fuir bien loin de celle qui le repoussait, afin de trouver un peu de calme, un peu d'oubli. Ah! que la vie de Marcelle eût été différente avec lui! Pourquoi faut-il que si souvent notre cœur soit son propre ennemi, entêté dans son erreur, préparant son malheur à venir.

"Ils pourraient être si heureux ensemble, songeait Camille, à présent surtout qu'un petit enfant doit naître..."

Le silence durait, pesant. La jeune fille tenta quelques mots encourageants.

—Georges se remettra au travail et redeviendra ce qu'il était. Je crois que son bonheur l'a étourdi. Il va se reprendre... Ce qui le perd, c'est l'oisiveté.

—Il n'écrit plus, dit Marcelle. Je ne sais combien de fois j'ai été dans son bureau, croyant l'y trouver d'abord, puis simplement pour m'assurer de son absence... Ah! il a bien songé à tout en choisissant cette pièce avec une double sortie... Je ne me suis jamais plainte, je t'assure; mais il m'a trouvée là plusieurs fois et, maintenant, sachant sa ruse découverte, il ne prend plus la peine de feindre. S'il passe encore par l'atelier, c'est qu'il n'a pas de clef du vestibule. Mais peu lui importe que je le sache absent! Il est bien certain que je n'exciterai pas maman contre lui, et c'est la seule chose qu'il redoute, parce qu'elle pourrait ne plus vouloir nous garder chez elle, et il se trouve bien ici. J'ai cru en obligeant maman à recevoir les gens que mon mari tient à fréquenter, le retenir un peu. Je me suis trompée. Je vous ai imposé, à maman et à toi, un grand ennui bien inutile. De lui-même, tu l'as vu, Georges a cessé d'attirer ici ce monde de gens-

de-lettres bohêmes qui n'ont rien de commun avec les vrais littérateurs, les artistes travailleurs et sincères ... Ecoute... la porte d'entrée est retombée.. Est-ce que Georges revient déjà ?

—Veux-tu que j'aïlle voir ?

—Non, reste. Il passera bien ici... si c'est lui.

Ce fut un domestique qui parut, porteur d'un télégramme.

—La dépêche est pour monsieur ... Comme monsieur n'y est pas...

Instinctivement, Camille supplia.

—N'ouvre pas, Marcelle, n'ouvre pas !

—Pourquoi? Un télégramme n'est pas une lettre, et... si sa mère était souffrante?... Cela ne vient pas de Paris, on eût envoyé un petit bleu.. Ah! tu vois... Saint-Jean-du-Pont-Routier. Mais... je n'y comprends rien... Qu'est que cela veut dire?...

—Créancier venu à l'étude aujourd'hui Refuse patienter plus longtemps. Exige versement immédiat du capital avec intérêts en souffrance.

—**"MARCHAL."**

Elles se regardaient anxieuses. Camille pensait à la demande d'argent de la vieille Mme Nessler au mois de décembre. Cette fois, grâce à la jeune fille, Georges avait pu contenir sa mère. Était-ce donc pour payer des dettes qu'elle demandait de l'argent ? Et s'il y a des dettes, qui les a faites... la mère ou le fils !

Mme de Givore entra, Marcelle dissimula le télégramme.

—Ne dis rien à maman! murmura-t-elle.

Mais le resté de la soirée, tout en s'efforçant de causer, les deux cousines gardèrent la préoccupation de cette dépêche.

Rentrée chez elle un peu plus tard, Camille attendit qu'eussent cessé tous les bruits de la maison, puis, étant sûre que sa tante et Marcelle reposaient, elle se glissa hors de sa chambre et gagna l'atelier.

Elle ne se demandait pas comment Nessler prendrait sa démarche ; peu lui importait d'être d'abord mal accueillie : ce qu'elle voulait, c'était éviter si possible à Marcelle un accroissement de peine.

Elle s'assit sur le divan. Sa tristesse augmentait dans le silence et la solitude de cette vaste pièce. La bougie, qu'elle avait posée sur le bureau, éclairait faiblement les meubles aux formes étranges.

—Et s'il ne rentre pas de la nuit, songeait anxieusement la jeune fille."

Plusieurs fois Georges n'était revenu chez lui qu'à l'aube. Camille avait surpris son pas dans l'escalier; mais ni Marcelle, ni sa mère ne semblaient le lendemain s'en être aperçues et cela sans doute encourageait le romancier.

Deux heures s'écoulèrent sans laisser la patience de Camille. Enfin, elle entendit marcher dans la cour.

Cette fois, Georges ne prend aucune précaution, aucun souci du bruit qu'il peut faire. Il marche rapidement, heurtant du talon les pavés et, pour entrer la clef dans la serrure, il secoue la porte nerveusement. Le cœur de Camille bat plus vite. Que signifie cette irritation ? Quel ennui nouveau exaspère Georges ?

En apercevant la lumière, avant d'avoir reconnu celle qui l'attend, une exclamation vulgaire échappa au jeune homme :

—Allons, bon ! A l'autre, maintenant !

Puis il se reprend, gêné :

—Vous, Camille ? Qu'y a-t-il ?

—Je pourrais vous faire la même question, Georges vous semblez bouleversé.

—Ne vous inquiétez pas de moi ... dites ce qui me vaut l'honneur...

—Oh ! je vous en prie, ne plaisantez pas. Je suis ici parce que Marcelle est malheureuse, qu'un nouveau chagrin la menace et que je veux le lui éviter.

—Que signifie...

—Ne prenez point la peine de jouer la dignité offensée. Ce n'est vraiment pas l'heure et je n'ai point qualité pour écouter votre défense.

—Mais vous croyez avoir le droit de me faire des reproches ?

—Je ne vous reproche rien. Je vous demande seulement de m'expliquer la dépêche arrivée ce soir et que Marcelle a ouverte... Une dépêche signée "Marchal" et parlant d'un créancier qui ne veut plus attendre.

Le poing de Nessler frappa rudement le bureau. Indifférent à la présence de Camille, furieux, grossier, il jura...

Marcelle connaissait déjà ce Nessler violent et vulgaire. Camille ce soir le découvrait. Elle en éprouva une sorte de terreur, un dégoût si vif, qu'elle faillit s'enfuir sans plus rien écouter.

Mais Georges se reprenait—il se reprenait pour mentir :

—Ma mère a hypothéqué sa maison et, naturellement, ne pouvant faire face aux échéances, elle prétend m'obliger à payer les intérêts.

Certaine qu'elle devinait la vérité, Camille sévèrement répondit :

—Il est juste que ce soit vous, puisque c'est pour vous que l'emprunt a été fait.

—Qui vous a dit...

Il ne cherchait point à nier, la croyant informée.

Elle éprouva plus vive l'impression de dégoût, de répulsion qui, tout à l'heure, lui donnait la tentation de fuir.

—Combien devez-vous ?

Il prononça le chiffre, mâté par l'accent méprisant de la jeune fille.

—Et, naturellement vous n'avez pas un sou..... Que comptez-vous faire ?

—Rien.

—Laissez vendre la maison... cette "maison ancestrale" dont vous parlez avec tant d'éloquence ?

Il haussa les épaules, ne voulant pas, d'une riposte, arrêter l'offre qu'il devinait Camille prête à lui faire.

—Peut-être, dit-il, qu'un à-compte de dix-mille francs suffirait pour contenter cet homme... Mais dix mille francs... où les trouver ? Je ne puis engager les revenus de ma femme, encore moins son capital et, pour rien au monde, je n'implorerais l'assistance de Mme de Givore..

—Il ne faut pas attrister ma tante, ni l'inquiéter. Marcelle désire qu'elle ne sache rien de vos embarras... et, quant à moi, je n'ai pas besoin de vous promettre le silence. Que ne donnerais-je pas pour que Marcelle n'ait point ouvert cette dépêche !... Vous dites que dix mille francs suffiraient ?

—Oui. Mais comment voulez-vous que je me les procure ?

Elle reprit.

—Dans quelques heures quand le jour sera venu, je vous apporterai ici ce qui me reste encore. Il n'y aura point assez. J'y joindrai des coupons que vous irez toucher. Il faut qu'avant midi cette somme soit expédiée... Non, je vous en prie, ne me remerciez pas. Je vous tiens quitte de la moindre gratitude. Ce que je fais, vous pouvez le croire, n'est que pour

éviter à ma pauvre Marcelle un nouveau tourment.

—Vous êtes dure dans votre bonté, Camille ; mais je vous jure...

Elle s'en allait sans l'écouter, emportant la lumière.

Georges se laissa tomber sur le divan et, dans l'obscurité, les yeux largement ouverts, il revit se dérouler les scènes de la nuit dont Camille un instant venait de le distraire.

C'était au cercle—un cercle à la fois artistique et ultra-mondain dont Givreuse-Pareilles et Nessyer faisaient partie. Depuis quelque temps, le romancier évitait d'y paraître, se sachant impuissant à résister à l'attirance du tapis vert. Sans crédit, harcelé par l'usurier, dont la créance à chaque renouvellement du prêt consenti augmentait d'intérêts audacieusement grossis et multipliés, le romancier n'osait plus jouer. Les soirées passées hors de chez lui il les traînait en des cabarets ou des music-halls, content d'échapper à la sévère tenue de l'hôtel de Givre et de se retrouver dans le sans-façon joyeux des camaraderies faciles.

Ce soir, entraîné par un ami, Georges était retourné au cercle malgré la crainte d'y rencontrer Givreuse-Pareilles que, depuis quelques mois, il évitait systématiquement, redoutant de s'entendre rappeler l'échéance de beaucoup dépassée, du billet que lui-même avait tenu à souscrire. Il regrettait la dignité dont il avait fait montre alors. Aussi bien, cette dignité ne servait-elle à présent qu'à l'humilier davantage.

Heureusement Givreuse-Pareilles, grand seigneur, ne réclamait rien encore.

En entrant dans le salon de jeu, Nessyer vit son créancier attablé. La partie n'était point entamée et Givreuse s'apprêtait à tenir la banque. Georges resta à l'écart, espérant échapper aux regards du financier et s'esquiver, dès qu'il le verrait absorbé dans son jeu.

Mais les petits yeux brillants et fureteurs du gros homme ne laissaient passer inaperçus ni les gens ni les choses et, avant que ne fût établi autour de la table de jeu, le silence sacro-saint, une voix joviale interpella le romancier.

—Vous ne jouez pas, Nessyer ?

Georges crut deviner une ironie dans l'accent—peut-être un défi. Il répondit agressif :

—Je verrai... tout à l'heure.

—Ma chance vous fait peur?... N'êtes-vous pas en fonds ? Qu'à cela ne tienne...

Alors Nessyer n'hésita plus— il s'approcha très pâle et dit :

—Je jouerai.

Il joua follement, désespérément ; sur parole, quand se furent envolés les quelques louis qu'il avait en poche.

Maintenant il ne peut comprendre quelle exaspération l'a poussé, et dans son cerveau enfiévré résonne, sans cesse répétée, la phrase d'adieu de Givreuse-Pareilles :

—Vous me devez cinq cents louis... une misère entre nous... Je vous en prie, ne vous en tourmentez pas.

Dix mille francs ! C'est parce que ce chiffre le hante, l'obsède, que tout à l'heure Georges l'a indiqué à Camille : le créancier de Saint-Jean-du-Pont-Routier avec moins se serait contenté.

—Il faut que je retourne chez William Nathan, se dit le romancier ; c'est encore cette canaille-là qui pourra me tirer d'affaire.

XV

—Vraiment, mon bon monsieur, je ne peux pas. Je suis un pauvre homme. Je me ruine parce que je ne sais pas refuser. Quand je vois quelqu'un comme vous êtes là, malheureux, eh bien, je me prive... oui, c'est plus fort que moi, je donne mon dernier sou pour obliger mes amis ! — Mais, quand il est parti, mon dernier sou, que voulez-vous que je fasse ?... Dites-moi, voyons, que puis-je faire ? Je ne vous ai jamais refusé. Vous m'avez emprunté une première fois, une seconde, une troisième... Oui, oui, vous allez me dire que c'est toujours le même billet. Mais, mon cher monsieur, quand un débiteur ne paye pas au jour convenu et se fait faire un nouveau crédit c'est comme s'il faisait un nouvel emprunt.

—Vous savez que vous ne perdrez rien et votre argent vous rapporte d'assez beaux intérêts...

—Des intérêts ! avez-vous dit que mon argent me rapporte des intérêts ? Et quand donc me les avez-vous payés ?

—Je vous les paierai.

—Et quand, et quand, mon bon monsieur ? quand, je vous le demande... puisque vous êtes toujours aussi

à court d'argent ?... Oh ! je ne vous le reproche pas — les temps sont durs — je le sais, moi, pauvre malheureux que je suis ! Quelle misère en ce siècle, quel désastre !

William Nathan larmoyait. Son maigre et jaune visage, où s'épanouissaient sous un nez crochu des lèvres lippues, se contractait de douleur ; ses yeux noirs à fleur de tête se tournaient, montrant la prunelle ; il secouait son épaisse tignasse grisonnante et ses mains se levaient tremblantes vers le plafond.

Les juifs qui, à Jérusalem, hurlent de douleur chaque vendredi au pied de la grande muraille, seul reste du temple de Salomon, ne doivent pas se lamenter plus désespérément sur la ruine d'Israël que Nathan sur la misère du siècle.

La petite boutique d'antiquités qui lui servait de raison sociale retait, par ce matin d'été lumineux, tristement sombre et poussiéreuse ; l'atmosphère y était étouffante, alourdie d'un relent de moisissure auquel, sans le dominer, se mêlait l'odeur du bois de santal.

Parmi les chapes somptueuses étalées sur des meubles vétustés, les statues de bois dédoré grimaçaient en des poses rendues pénibles par l'effritement d'un membre brisé ou rongé des vers. Une horloge marchait, invisible derrière une psyché au cadre d'oranger incrusté de cuivre, et ce tic-tac irrégulier, venant on ne savait d'où, donnait une impression pénible, mystérieuse. On eût dit que battait le cœur de ces vieilles choses assemblées — tous ces objets, au frôlement de tant de vies, paraissaient avoir pris une âme.

Nathan abaissa ses mains, s'empara d'un gobelet Louis XVI et se mit à l'astiquer en le frottant sur sa manche. Il reprit, à voix plus basse :

—J'ai eu confiance, parce qu'un artiste comme vous arrive toujours à la fortune. Vous serez riche et William demeurera pauvre. C'est une loi de la destinée, il faut s'incliner. La fortune vient pour Monsieur Georges Nessyer parce qu'il a du talent et aussi parce que Madame Georges Nessyer, Demoiselle de Givre, est fille unique. Nous sommes tous mortels : puis-je me permettre de vous demander des nouvelles de Madame la Comtesse ?

LE CAFÉ QUI STIMULE ACREABLEMENT



QUI dissipe la fatigue, éveille les idées, chasse la tristesse.

Le Café de Madame Huot

Pur, Fort, à l'Arôme exquis.

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs de BON CAFÉ.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses: n'est-ce pas là un témoignage indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal,
DE LA CARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m.
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., (1) 1.25 p.m.,
b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 a.m., a10.10

DE LA CARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b5.10 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.25 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., I-2.20 p.m.,
b5.45 p.m.

ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (1) 2.20 p.m., b5.45 p.m.

STE-AGATHE, c8.30 a.m., b8.45 a.m., c9.15 a.m., (1) 1.10 p.m., (1) 1.40 p.m.,
b4.40 p.m., b5.35 p.m.

NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., I-1.10 p.m., b4.40 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les dimanches. (c) Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le samedi. (I) Samedi seulement. (R) Lundi, mercredi et vendredi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12..... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12..... 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12... 0.88
LA FOI ET LA DIVINITE DE JESUS Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12..... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré..... 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12..... 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal

Parc Dominion

Plus grand que ses rivaux des villes américaines déclarent les visiteurs de l'autre côté de la ligne.

CONCERT GRATUIT

Par la FANFARE VANDERMEERCHEN, à toutes les Représentations. Prés de 50 Attractions Étonnantes.

Entrée, - - - - 10 Cents

PIANOS

Maison Archambault

Marchand de

PIANOS, ORGUES,
MUSIQUE en FEUILLES

312-314, Sainte-Catherine, Est

Près de la rue Saint-Denis

Tel. Bell Est 1842

MONTREAL



Archambault

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analyste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs,

Je certifie par les présentes que j'ai analysé et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un paquet de la poudre appelée "THE COOK'S FAVORITE", je trouve que c'est une excellente poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les phosphates combinés sont des ELEMENTS NATURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Voire etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.

Analyste Public.
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous recommandons l'essai de cette Poudre et vous n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec cette poudre vous détrempez votre farine et vous la conservez des semaines en la gardant au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous le permette; n'est-elle pas un bienfait pour toute maîtresse de maison. Voyez nos circulaires. The COOK'S FAVORITE est très pure, très économique et à bas prix. Les biscuits faits avec cette Poudre se gardent plus longtemps frais. Souvenez-vous que nous en sommes les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de résidence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider à la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANT :

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;
IL EPARGNE DE PRECIEUSE EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contre-dit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT, PRIX 25c.

.. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Les Vers Ce remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petit on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet. DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CO.

DERRE POUR LES VERS,

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL Co. LTD.
MONTREAL, CAN.

Voulez-vous



Voulez-vous des **MEUBLES** de salle à manger, élégants et durables ?

Voulez-vous des meubles de toutes sortes, de tous genres, dans les bois les meilleurs, les plus beaux et aux prix les plus bas ?

ALLEZ CHEZ



Voulez-vous

Voulez-vous des

LITS EN FER et
EN CUIVRE,
LITERIE,
TAPIS TURCS,
RIDEAUX, etc.

ALLEZ CHEZ

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Les Cigarettes

Sweet Caporal

Sont les préférées
des dames

10c. LE PAQUET

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution
du sens auditif -- -- -- --

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. -- --

En vente aux principales pharmacies